



Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

- + *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.
- + *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.
- + *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.
- + *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

DH
652
A98
1831
MEM

JENNEVAL & KORNER,
HOFER & PALM. . .



General Library System
University of Wisconsin - Madison
728 State Street
Madison, WI 53706-1494
U.S.A.



Digitized by Google

NOV 4 1965

JENNEVAL

ET

KORNER.

JENNEVAL ET KORNER

morts en combattant pour la liberté.

HOFER ET PALM,

Victimes de l'Arbitraire.

PAR L'AUTEUR DE LA MÉGÈRE.



Bruxelles.

De l'imprimerie de J. J. Vanderborcht et fils,
Marché aux Poulets, N° 26.

1831.

Lith. de J. Delisse, à Bruxelles

General Library System
University of Wisconsin - Madison
728 State Street
Madison, WI 53706-1494
U.S.A.

1831
REC
DH
1831

1560491
OLC 4-29-71

6528744

AVANT-PROPOS.

Körner et Jenneval ont tant de ressemblance, qu'on les réunit dans cet ouvrage. En effet, on les voit tous deux servir volontairement la cause de la liberté; ils sont hommes de lettres et poètes tous les deux, appartenant l'un et l'autre à deux grandes nations, à l'Allemagne et à la France, rivales pour la littérature et la poésie; tous deux ils ont composé des chants guerriers, au feu même de la mousqueterie et du canon. L'un et l'autre sont morts au champ d'honneur : Körner, frappé par une balle; Jenneval, emporté par un boulet. Pleurez, ô Allemagne! pleurez, ô France! vos deux enfans; déplorez la perte de Körner et celle de Jenneval.



JENNEVAL ET KORNER.

Körner a chanté la liberté contre l'esclavage, la justice contre l'arbitraire ; ces nobles sentimens seuls l'ont inspiré. S'il avait pu prévoir que son attente et celle des nations serait cruellement trompée, il n'aurait pas chanté ce qu'il a chanté, lui et ses frères d'armes n'auraient pas fait ce qu'ils ont fait.

La révolution des Belges en août 1830 avait été excitée par de nombreux griefs. Ils voulaient être traités à l'égal des Hollandais dans la répartition des emplois publics, que ces derniers occupaient pour ainsi dire exclusivement, principalement aux ministères et dans les grades supérieurs de l'armée. Ils désiraient se servir du français, langue dans laquelle ils avaient fait leurs études et dans laquelle ils s'exprimaient le mieux. Ils demandaient l'établissement du jury, tant pour les délits ordinaires que pour ceux de la presse ; la liberté entière de l'instruction, et avant tout que le nombre des représentans à la chambre fût strictement basé sur la population ; que l'on fit justice à des actes arbitraires commis par toute autorité quelconque, depuis le commis de bureau jusqu'au ministre ; que surtout ces derniers fussent responsables de leurs actes, et mis en jugement s'ils agissaient contre les lois ou enfreignaient la constitution.

Tous ces griefs se trouvaient longuement détaillés dans différentes pétitions qu'on envoya successivement, au nombre de plusieurs milliers (1), à la deuxième chambre des états-généraux, où les deux millions de Hollandais avaient plus de voix que les quatre millions de Belges. Ces états-généraux, au lieu d'écouter ces justes réclamations, les mirent *au greffe* ; ce qui dans l'opinion publique voulait dire : *les jeter au fleuve de l'oubli*. Les membres hollandais des états-généraux ajoutèrent l'insulte à toutes ces réclamations, en traitant ces griefs de *prétendus griefs* (en hollandais, *zoogenaamde grieven*). Un mécontentement universel régnait en Belgique contre le ministre Van Maanen, ministre de la justice, Hollandais de naissance, et qui sans en avoir le nom remplissait par son influence les fonctions de président du ministère.

On était indigné de voir un nommé Libry-Bagnano (2), Italien, rédacteur d'un

(1) Si tant de milliers de pétitions sont mis de côté, que devient alors la pétition la plus juste d'un simple particulier !!

(2) Voici ce que l'on trouve dans le *Courrier des Pays-Bas* du 13 août 1830, sur Libry-Bagnano :
« Libry-Bagnano a été condamné par la cour d'assises du Rhône, c'est-à-dire par une cour avec un jury, à la peine des travaux-forcés pendant dix ans et à la marque, pour crime de *faux en écriture de commerce*. Cette condamnation a été prononcée le 23 mai 1816.

journal sous le nom du *National*, recevoir des encouragemens du gouvernement et de l'argent d'un million, fonds affectés pour encourager l'industrie, et cela pour écrire dans le sens du ministère; on était d'autant plus indigné que cet homme était un ancien forçat, condamné et marqué à Lyon pour faux en écriture.

On demanda à plusieurs reprises, dans les journaux, le renvoi du ministre; mais le gouvernement resta sourd à toutes les remontrances.

On avait condamné à différentes époques des jurisconsultes et hommes de lettres, pour avoir osé publier leurs opinions avec franchise. Le dernier jugement surtout, dans lequel figuraient MM. de Potter et Tielemans, dont le premier avait déjà subi une longue captivité, et qui furent bannis du royaume, exaspéra les esprits: on prit le plus grand intérêt aux condamnés, et les juges encoururent l'animadversion publique.

» Libry-Bagnano s'est pourvu en cassation contre cet arrêt; son pourvoi a été rejeté le 12 juillet 1816.

» Libry-Bagnano ayant commis (en prison probablement, mais c'est ce que le journal ne dit pas), après cette première condamnation, deux autres faux en écriture de commerce, en fabriquant deux lettres de change montant ensemble à neuf mille quatre cent quatre-vingt-dix francs, et y mettant de faux endossemens, de fausses acceptations, de fausses signatures, et en essayant de les faire circuler et d'en recevoir le montant des sieurs Audiffret, négocians à Lyon, a été condamné de nouveau comme faussaire, le 4 mai 1817, cette fois, il est vrai, par la cour prévôtale du Rhône, aux travaux-forcés à perpétuité et à la marque. Mais Libry-Bagnano abuse des termes, lorsqu'il prétend faire passer cette dernière condamnation (la seule au reste dont il parlât avant qu'on ne connût bien ses affaires) pour une condamnation politique, parce qu'elle a été prononcée par une cour prévôtale.

» Le fait est qu'en France, et en vertu de l'article 8 d'une loi du 20 décembre 1815, les cours prévôtales connaissaient aussi en 1817 de tous les crimes non politiques qui sont attribués aux cours spéciales par le code d'instruction criminelle. Ainsi, suivant l'article 553 du code d'instruction criminelle, les cours prévôtales jugeaient en France, en 1817, non-seulement les crimes politiques, mais encore tous les crimes commis par des vagabonds, des gens sans aveu, et par tous ceux déjà condamnés antérieurement à des peines afflictives ou infamantes. C'est en cette dernière qualité, et à cause de la première condamnation prononcée contre lui par une cour d'assises avec jury, que Libry-Bagnano a été jugé et condamné, la seconde fois, par une cour prévôtale. Il n'y avait rien de politique dans la seconde, non plus que dans la première condamnation. Il y avait dans toutes deux faux en écriture de commerce.

» Après cela, Libry se donne comme une victime des événemens politiques, en disant qu'il n'avait été condamné que par une *cour prévôtale*. C'est ainsi qu'il parvint à tromper sur son compte quelques personnes estimables de Bruxelles. Le parti qu'il avait su tirer de ces mots *cour prévôtale*, et des idées de condamnation pour cause politique qui s'y rattachaient, fut un de ses principaux moyens pour attirer la bienveillance d'hommes généreux qui sont toujours disposés à protéger partout les victimes d'un pouvoir injuste.

» Libry-Bagnano a un fils, homme de talent et de mérite, professeur de mathématiques à Florence, et à l'intercession duquel il a dû dans le temps la commutation de sa peine des galères à perpétuité en un simple bannissement de la France (intercession bien puissante, à la vérité, pour un professeur). Depuis il s'est brouillé avec ce fils, qui n'avait pas les moyens de lui fournir l'argent qu'il demandait. »

Une garde nationale qu'on avait organisée fut partout obligée, à l'exception de la Hollande, de déposer ses armes aux arsenaux et aux hôtels de ville; ce qui ajouta encore à la haine générale qui commença à se manifester. Enfin toutes ces sourdes vexations, ces affronts et ces injustices exaspérèrent le peuple à tel point, que les murmures devinrent générales (1). Les journalistes, et surtout ceux du *Courrier des Pays-Bas*, attisèrent le feu qui couvait sous la cendre. La révolution française du 26 juillet 1830, par suite de laquelle Charles X fut expulsé, servit d'exemple aux Belges, dont la révolution eut lieu un mois après, dans la nuit qui suivit la représentation de *la Muette de Portici* (mercredi 25 août 1830), dont plusieurs passages semblaient faire allusion aux circonstances. Les têtes étaient montées; au sortir du spectacle, une voix s'écria : *chez Libry!* et ces deux mots furent le signal de la révolte. La foule se porta à la maison de Libry-Bagnano, où l'on brisa et détruisit tout ce qui s'y trouvait; de là, on fut à l'hôtel du ministre Van Maanen, qui eut le même sort et que l'on brûla jusqu'aux fondemens : les débris de ces deux bâtimens et de quelques autres offrirent le lendemain un tableau terrible de la vengeance du peuple. La nécessité de se prémunir contre la populace, toujours dangereuse pour les propriétés, dans toutes les révolutions, fit organiser spontanément la garde bourgeoise. La bourgeoisie voulait empêcher la populace de piller, mais elle ne l'eût pas empêchée de chasser les troupes hollandaises. Les bourgeois armés firent évacuer la ville à la garnison hollandaise, qui se borna à garder les palais, qu'elle abandonna une huitaine de jours après, par suite d'un arrangement. On prévint le prince d'Orange, qui s'approchait avec des troupes, qu'elles ne pouvaient entrer dans la ville; on forma même à la hâte quelques barricades; mais on fit dire au prince qu'il pouvait entrer seul. Cette entrée eut lieu le 2 septembre. Il parcourut quelques rues de la ville, suivi de quelques aides-de-camp, au milieu des bourgeois armés; fit des promesses, entre autres qu'on ferait des concessions et qu'on n'attaquerait pas la ville, et partit; mais on n'en fut pas plus avancé.

Sur ces entrefaites, Liège s'étant révolté, des volontaires de cette province et du

(1) Dans les états-généraux, quelques membres hollandais firent la proposition de demander compte au gouvernement des troubles survenus dans ce qu'on nommait alors les provinces méridionales du royaume, et qu'il fallait en rechercher les causes. Tout-à-coup un nombre beaucoup plus considérable de membres considérèrent ces recherches comme inutiles, le mal étant fait. Une grande majorité vota l'ordre du jour à cette proposition, qui fut retirée. Pendant deux mois, à dater du 26 août, le gouvernement ou le ministère des Pays-Bas s'était borné à dire « que ce n'était qu'un tas de populace qui faisait ces émeutes; encore, que cette populace était peu nombreuse. » Dans une séance postérieure à l'autre, un membre des états-généraux, en parlant des troubles des Pays-Bas, exprimait son étonnement de ce qu'un petit nombre de populace était parvenu à expulser de Bruxelles un corps d'armée commandé par le second fils du roi, et ensuite à le refouler au-delà d'Anvers, malgré les renforts qu'il avait reçus depuis. En un mot, il est clair que le gouvernement hollandais craignait que cette matière ne fût trop approfondie.

Hainaut arrivèrent en foule à Bruxelles, pour aider les Bruxellois ; car la nouvelle qu'un corps d'armée de huit à neuf mille hommes marchait sur la ville, sous les ordres du prince Frédéric, deuxième fils du roi, se répandait partout. Les volontaires remplis d'enthousiasme, voyant que les bourgeois armés se trouvaient généralement animés de peu d'énergie, les désarmèrent en grande partie, à l'exception d'un petit nombre qui partageait la même ardeur.

Les Hollandais voulurent soumettre Bruxelles par la force. L'attaque eut lieu le 23 septembre (1). Après des combats sanglans dans le parc et les rues avoisinantes, pendant quatre jours consécutifs, les Hollandais furent repoussés et chassés de la ville (2). Peu-à-peu ils furent obligés d'évacuer toutes les places de la Belgique : on les refoula sur Anvers ; mais avant que cela eût lieu, on livra plusieurs combats (3) meurtriers ; entre autres il y eut un engagement près de Lierre, où périt le brave Jenneval, acteur du théâtre français à Bruxelles, et c'est de lui dont nous voulons

(1) Voyez l'Appendice, chapitre I.

(2) Après la mauvaise réussite de l'attaque sur Bruxelles, on espéra d'acquiescer, par la ruse et l'hypocrisie, ce qu'on n'avait pu obtenir par la force. Les deux fils du roi Guillaume se distribuèrent des rôles : le cadet, Frédéric, continua son rôle de guerrier, en portant la verge pour châtier ; celui de l'aîné, le prince d'Orange, fut de ne porter que du sucre et du pain d'épices pour attirer les Belges, et de ne proférer que des paroles mielleuses pour les amadouer, en présidant un conseil de pacification à Anvers. Mais on ne fut pas dupe de ces manœuvres ; et lorsqu'on s'empara d'Anvers, le 26 octobre, à l'aide d'un fort parti en dedans, le prince, fidèle jusqu'au bout à son rôle, s'éclipsa sans mettre la main à l'épée, et le conseil de pacification se dissipa comme une fumée. Après le départ du prince d'Orange, le général Chassé, qui s'était retiré dans la citadelle, rompit en visière. Une flottille hollandaise sur l'Escaut le seconda de tout ce qu'elle avait de moyens. Le premier, à l'abri de forts remparts, et l'autre, ayant beau jeu puisqu'on n'avait aucun bâtiment à lui opposer, se mirent à canonner et à bombarder la ville d'une manière terrible, le 27 suivant.

(3) En sortant de Bruxelles, dans la nuit du 26 au 27 septembre, le quartier-général des Hollandais fut établi à Dieghem. Le 1^{er} octobre ils évacuèrent Vilvorde, où une garde urbaine, organisée spontanément, mit la ville à couvert en se chargeant de la garde de la maison de force, qui contenait près de deux mille condamnés. Ce n'est que le 18 octobre que les Hollandais évacuèrent Malines, lorsqu'ils se virent déborder par l'aile droite des Belges, commandée par Niellon, dans la direction de Lierre ; ce qui amena le combat où fut emporté Jenneval, le 19 suivant, de même que M. Niellon, neveu du commandant. Le 20 octobre on força le pont de Walhem, où il y eut une affaire assez chaude. Après le passage de ce pont sur la Nèthe, le général Mellinet se joignit au corps de Niellon, le 24. On marcha à la poursuite des Hollandais en tiraillant des deux côtés de la grande route, le terrain entrecoupé de haies et de fossés servant merveilleusement à ce genre d'attaque. Le corps de Niellon tenait la droite de la chaussée, et le général Mellinet la gauche. Le lendemain, à l'arrivée à Berchem, on se battit encore dans les environs de ce village ; c'est dans ce combat que le comte Frédéric de Mérode eut la jambe droite emportée, blessure dont il mourut peu après. M. Van Eeckhout, aide-de-camp du général Mellinet, fut également tué. Après tous ces combats, les Hollandais furent refoulés dans Anvers. On a vu à la dernière note ce qui eut lieu.

parler ici : voici sa biographie ; il ressemble sous tant de rapports au brave Allemand Körner, qu'on ne peut s'empêcher d'en retracer le souvenir.

» Le chevalier Louis-Alexandre-Hippolyte Dechez était connu à Bruxelles sous le nom
 » de *Jenneval*, et vit le jour à Lyon en janvier 1803. Il fit avec distinction ses études
 » au collège de Henri IV, à Paris. Ses parens le destinaient au barreau ; mais ce
 » projet fut abandonné, sur l'offre faite par un des plus riches banquiers de la
 » capitale, de se charger du sort du jeune Dechez. Le généreux protecteur mourut, et
 » le protégé, emporté par l'irrésistible passion des arts, se lança, à l'insu de sa famille,
 » dans la carrière dramatique, qu'il a parcourue avec tant de succès sous le nom de
 » Jenneval, que ce jeune et intéressant artiste a su se rendre honorable sous plus
 » d'un rapport.

» Tous ceux qui ont eu des relations avec M. Jenneval, ont pu apprécier ses
 » mœurs et son caractère ; ses talens comme artiste dramatique, ses talens comme
 » poète, permettaient de fonder sur son avenir les plus belles espérances. Un boulet
 » hollandais est venu le détruire sans retour.

» Dès le commencement de la révolution belge, M. Jenneval se fit distinguer
 » par son zèle et son infatigable activité. Lors des glorieuses journées bruxelloises,
 » les 23, 24, 25 et 26 septembre, se consacrant tout entier à sa patrie d'adoption,
 » il la défendit au péril de ses jours. Dans les momens où l'interruption du combat
 » lui permettait de déposer le mousquet, il demandait à sa lyre des chants pour la
 » Belgique, et pleurait sur les victimes immolées par la mitraille hollandaise.
 » Aujourd'hui il partage le sort de ces victimes, et nous ne pouvons offrir que
 » quelques lauriers à tant de dévouement et de patriotisme.

» Le père de M. Jenneval, capitaine de dragons et membre de la légion d'honneur,
 » était un brave militaire ; son fils s'est montré digne de lui.

On tirailla encore, dans les premiers jours du mois suivant, sur les routes qui conduisent à Berg-op-Zoom et Bréda ; mais les Belges ne dépassèrent pas les limites du Brabant hollandais. Il est probable que si on avait fait une attaque sérieuse sur cette province, on s'en serait emparé eu égard à l'esprit de ses habitans, et qu'on aurait pénétré jusqu'au Moerdyk et aux rives de la Meuse et du Waal, où à la vérité on aurait été obligé de s'arrêter, non-seulement à cause de la mauvaise saison, mais encore par le manque absolu de marine et d'équipages de pont ; alors on aurait dû se borner à bloquer les places fortes de la ligne de Coehorn. On ne sait pas ce qui serait arrivé si l'on eût agi avec énergie, et si un congrès ou conférence des cinq grandes puissances, assemblé à Londres, n'était pas venu entraver les opérations des Belges par des protocoles. Un de ceux-ci imposa un armistice indéfini aux parties belligérantes, qui devait partir du 21 novembre. D'un autre côté, les habitans de Maestricht, qui avaient manqué l'occasion de faire leur mouvement, furent bloqués, et la position importante de cette place sur la Meuse entrava toutes les communications du Limbourg.

Le général Daine s'étant présenté le 10 novembre devant Venlo, le jour suivant les bourgeois lui ouvrirent les portes ; une poignée de garnison hollandaise fut faite prisonnière.

» C'est entre Lierre et Malines, que le 19 octobre il fut tué par un boulet de
» canon. M. Jenneval laisse une mère inconsolable; la patrie, dont il s'est fait le fils,
» doit à son tour adopter sa famille. »

NOTE.

Jenneval est l'auteur des deux Brabançonnnes suivantes. — On connaît combien les chants guerriers remplissent l'ame d'enthousiasme; on sait avec quel courage les Français marchaient au combat en entendant la Marseillaise. Körner a parfaitement réussi dans ce genre; il a su exciter, enflammer, transporter les Allemands par ses odes sublimes; et quelles idées puissantes se groupent autour de ces mots opposés, « LIBERTÉ, ESCLAVAGE, — JUSTICE, ARBITRAIRE », lorsque des ames généreuses, dont les sentimens sublimes font toute la noblesse, sentent l'esclavage et sont souverainement indignés de l'arbitraire! Jenneval a de même réussi dans ce genre. Il faut bien distinguer les deux Brabançonnnes : la première a été faite lorsque les Belges voulaient encore pour chefs de l'état les princes de la maison d'Orange, pourvu qu'ils garantissent leurs droits et écoutassent leurs vœux, leurs plaintes, leurs remontrances; la seconde est faite lorsque la force brutale eût été employée, et que le prince Frédéric, par ordre du roi, eût attaqué Bruxelles et mitraillé ses habitans.



LA (PREMIÈRE) BRABANÇONNE,

FAITE QUELQUE TEMPS AVANT L'ATTAQUE DE BRUXELLES.

AIR des Lanciers Polonais.

Aux cris de mort et de pillage,
Des méchans s'étaient rassemblés,
Mais notre énergique courage
Loin de nous les a refoulés;
Maintenant purs de cette fange
Qui flétrissait notre cité,
Amis, il faut greffer l'Orange
Sur l'arbre de la liberté.

Oui, fiers enfans de la Belgique
Qu'un beau délire à soulevés,
A notre élan patriotique
De grands succès sont réservés.
Restons armés, que rien ne change;
Gardons la même volonté,
Et nous verrons fleurir l'Orange
Sur l'arbre de la liberté.

Et toi dans qui ton peuple espère,
Nassau, consacre enfin nos droits;
Des Belges en restant le père,
Tu seras l'exemple des rois.
Abjure un ministère étrange,
Rejette un nom trop détesté,
Et tu verras mûrir l'Orange
Sur l'arbre de la liberté.

Mais malheur si, de l'arbitraire
Protégeant les affreux projets,
Sur nous du canon sanguinaire
Tu venais lancer les boulets!
Alors tout est fini, tout change;
Plus de pacte, plus de traité,
Et tu verras tomber l'Orange
De l'arbre de la liberté.

LA NOUVELLE BRABANÇONNE ⁽¹⁾,

FAITE QUELQUES JOURS APRÈS L'ATTAQUE DE BRUXELLES.

Qui l'aurait cru?... de l'arbitraire
Consacrant les affreux projets,
Sur nous de l'airain sanguinaire
Un prince a lancé les boulets!
C'en est fait; oui, Belges, tout change:
Avec Nassau plus d'indigne traité;
La mitraille a brisé l'Orange
Sur l'arbre de la liberté.

Trop généreuse en sa colère,
La Belgique, vengeant ses droits,
Du roi qu'elle appelait son père,
N'implorait que de justes lois;
Mais lui, dans sa fureur étrange,
Par le canon que son fils a pointé,
Au sang belge a noyé l'Orange
Sous l'arbre de la liberté!

Fiers Brabançons, peuple de braves,
Qu'on voit combattre sans fléchir,
Du sceptre honteux des Bataves
Tes balles sauront t'affranchir.
Sur Bruxelles, au pied de l'archange,
Ton saint drapeau pour jamais est planté,
Et, fier de verdir sans l'Orange,
Croît l'arbre de la liberté.

Et vous, objets de nobles larmes,
Braves morts au feu des canons,
Avant que la patrie en armes
Ait pu connaître au moins vos noms;
Sous l'humble terre où l'on vous range,
Dormez, martyrs, bataillon indompté;
Dormez en paix, loin de l'Orange,
Sous l'arbre de la liberté.

(1) Voyez l'Appendice, chapitre II.

Les chants guerriers de Casimir de Lavigne, échappés d'une ame brûlante de patriotisme, dans les journées parisiennes des 27, 28 et 29 juillet, ont animé les Français d'une nouvelle ardeur; voici les plus belles strophes de sa Parisienne :

Peuple français, peuple de braves,
La liberté rouvre ses bras;
On nous disait : soyez esclaves;
Nous avons dit : soyons soldats.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
 En avant marchons
 Contre leurs canons;
A travers le fer, le feu des bataillons,
 Courons à la victoire.

La mitraille en vain nous dévore,
Elle enfante des combattans :
Sous les boulets, voyez éclore
Ces vieux généraux de vingt ans.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
 En avant marchons
 Contre leurs canons;
A travers le fer, le feu des bataillons,
 Courons à la victoire.

Pour briser leurs masses profondes,
Qui conduit nos drapeaux sanglans?
C'est la liberté des deux mondes,
C'est Lafayette aux cheveux blancs.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
 En avant marchons
 Contre leurs canons;
A travers le fer, le feu des bataillons,
 Courons à la victoire.

Tambours du convoi de nos frères,
Roulez le funèbre signal;
Et nous, de lauriers populaires
Chargeons leur cercueil triomphal.
O temple de deuil et de gloire,
Panthéon, reçois leur mémoire;
 Portons-les, marchons,
 Découvrons nos fronts;
Soyez immortels, vous tous que nous pleurons,
 Martyrs de la victoire.

Nous revenons à Körner, dont nous avons parlé au commencement de l'ouvrage; voici sa Biographie :

Théodore Körner est né à Dresde, le 23 septembre 1791. Son père était conseiller à la cour d'appel, et sa mère était fille du graveur Stock, mort à Leipzig. Dans sa première jeunesse, Körner était faible, mais sa santé s'affermir par l'exercice. Il dansait avec grace, montait bien à cheval et maniait fort bien les armes; il était bon musicien, et les accords de sa guitare enflammaient son imagination. Son génie ne fut point précoce; ses moyens se développèrent peu-à-peu. C'était la poésie, la noble poésie qui l'animait. Schiller et Göthe étaient ses poètes favoris. Il commença à développer ses talens par de petites poésies fugitives, qui ont paru après sa mort sous le titre d'œuvres posthumes. Enfin, il se lança dans la haute poésie : deux tragédies qu'il a faites, Rosamunda et Zriny, et dont nous donnerons ci-après les argumens, égalent en mérite celles des premiers poètes tragiques de l'Allemagne. Devant choisir un état, il préféra la partie des mines, que la Saxe possède en abondance. Il quitta sa maison paternelle en 1808, à l'âge de 17 ans, pour faire ses études à l'académie de Freyburg, où les jeunes gens acquièrent les connaissances nécessaires en minéralogie.

Dans l'été de 1809, il fit un voyage à pied dans les montagnes de la Silésie, et ce voyage lui fut fort utile pour se perfectionner dans la minéralogie. Les tableaux imposans de la nature qu'il vit dans cette contrée le ravirent.

Il quitta Freyburg en été 1810, et alla étudier l'histoire et la philosophie à Leipzig, où était né son père. C'est dans cette ville qu'il publia son premier opuscule sous le titre de Knöspen. Au printemps 1811, il alla étudier la botanique à Berlin.

Comme le père de Körner n'aimait pas l'esprit qui régnait parmi les étudiants des universités du nord de l'Allemagne, il l'envoya à Vienne, où il arriva en automne 1811, muni de lettres de recommandation pour l'ambassadeur prussien, Guillaume de Humbold, et le savant Frédéric Schlegel, qui lui furent de grande utilité dans cette capitale. Il y fit aussi la connaissance de Mad. Caroline Pichler, femme savante et poète.

Il composa quelques petites comédies, qui furent représentées avec succès en janvier 1812. Enfin parut son chef-d'œuvre, la tragédie de Zriny, qui renferme l'histoire du Léonidas des Hongrois. C'est surtout dans la tranquillité qu'il aimait à consulter sa muse; et c'est à Döblingen, charmant village près de Vienne, qu'il composa ce chef-d'œuvre, dans l'été de 1812. Zriny fut joué avec un enthousiasme inexprimable devant le public de Vienne; l'auteur fut mandé sur la scène, et c'est cette pièce qui lui valut la place de poète du théâtre et de la cour de Vienne, avec un traitement de cinq mille francs. En lisant ses odes, parmi lesquelles on trouve la belle ode de la bataille d'Aspern, l'archiduc Charles le fit inviter et le reçut avec la plus grande considération.

L'amour couronna ses vœux : il rappelle souvent dans ses vers l'objet de sa flamme; il était même sur le point de se marier, lorsque les affaires politiques de 1813 vinrent retarder l'époque désirée.

Après la campagne de Russie, l'Allemagne entière s'étant levée pour conquérir sa liberté, Körner s'engagea parmi les volontaires qui affluèrent de toutes parts. « Maintenant, écrivit-il à son père, que je suis au comble de mes vœux, que je possède tout ce que je désire, je dois suivre l'impulsion qui m'anime, je dois faire un sacrifice sur l'autel de la patrie : je pourrais, loin de mes frères, entendre gronder les orages; non, je dois les braver. »

Körner partit de Vienne le 15 mars 1813, et se rendit à Breslau, où le major Lützow organisait un corps franc, connu depuis sous le nom de *chasseurs volontaires de Lützow*. Des savans, des propriétaires, des négocians arrivaient en foule de différens lieux, et venaient s'y présenter volontairement. Une réunion de tant de gens estimables avait un attrait particulier pour Körner; il s'y inscrivit le 19 mars. Ce corps franc était composé d'infanterie et de cavalerie; Körner s'engagea d'abord dans la première arme.

Pendant les intervalles de son service, il composa de belles pièces guerrières, dont le recueil est connu sous le titre de *la Lyre et l'Épée*.

On voit quelquefois, dans ses vers, qu'il avait un pressentiment de sa mort; mais cette idée ne l'attrista pas, il fut toujours le même.

Il fut choisi sous-officier et accompagna le major Petersdorff à Dresde; c'est lui qui fut chargé de faire un appel aux Saxons, mais ils n'y répondirent que quelques mois après.

Il se rendit ensuite avec le corps franc à Leipzig; et comme les officiers de ce corps étaient choisis par les soldats, il fut nommé le 24 avril, dans cette dernière ville, officier par unanimité de voix.

Le corps de Lützow, s'étant joint au général Wallmoden, passa l'Elbe à Lenzen et attaqua l'ennemi à Danneberg, où eut lieu un combat le 12 mai, qui fut à l'avantage des alliés; mais le général jugea prudent de ne pas trop poursuivre l'ennemi, et repassa l'Elbe à Domitz, le 13 mai.

Körner, voyant l'infanterie bivouaquer continuellement sur les bords de l'Elbe, devint impatient et demanda à entrer dans la cavalerie, qui était en plus grande activité. Cette demande lui fut accordée par le major, qui le nomma son adjudant.

La cavalerie se rendit, par Halberstadt, Eisleben, Buttstädt et Schlaitz, à Plauen, en coupant la ligne fort étendue de l'ennemi. Son but était de se saisir des convois, d'enlever des courriers et de révolutionner le pays. C'est pourquoi l'empereur Napoléon avait ordonné de ne pas faire de quartier au corps Lützow, afin d'intimider d'autres volontaires. Celui-ci se réunit aux troupes légères des généraux russes Woronzof et Czernichef, qui cernèrent le duc de Padoue dans Leipzig, lorsque l'armistice vint délivrer ce dernier.

C'est à Plauen que le major Lützow apprit qu'un armistice général avait été conclu. Moins circonspect, il prit le chemin le plus court pour se joindre à son infanterie, et reçut des chefs ennemis les assurances les plus pacifiques à cet égard. Il arriva jusqu'à Kitzen sans être inquiété, lorsque tout-à-coup il se vit entouré d'une grande supériorité de forces. Théodore Körner, accompagné d'un trompette, fut dépêché au général Fournier, chef des ennemis, pour demander des explications à ce sujet. Ses ordres portaient de se présenter devant le général français avec le sabre dans le fourreau. Körner, lui ayant adressé la parole, reçut pour toute réponse un coup de sabre sur la tête. Les cavaliers de Lützow, au nombre de trois escadrons, qui ne s'attendaient pas à cette perfidie et qui se trouvaient débridés au bivouac, furent surpris : une partie fut tuée, blessée ou faite prisonnière; l'autre, avec le major, repassa l'Elbe et rejoignit l'infanterie et le reste de la cavalerie. Cette manière odieuse d'agir répandit l'indignation dans l'armée alliée; et comme on ne pouvait pas se venger les armes à la main, à cause de la trêve, on donna l'ordre au quartier-général de ne pas observer l'article 5 de l'armistice, qui portait que les places fortes dans le dos de l'armée alliée devaient être approvisionnées tous les cinq jours. C'est pourquoi la trahison commise envers le corps de Lützow entraîna

la reddition de ces places fortes, qui étaient au nombre de cinq : Dantzig, Modlin, Zamosk, Stettin et Küstrin.

Körner blessé eut le bonheur d'échapper par la vitesse de son cheval, et se cacha dans un bois voisin, où il passa toute la nuit seul, souffrant et entendant de temps en temps les ennemis rôder dans les buissons. Le lendemain, deux paysans, qui avaient été envoyés à sa recherche par ses camarades, le trouvèrent dans le bois et le conduisirent au village voisin, où on le pansa ; ensuite, par l'intermédiaire d'un ami à qui il avait écrit, il eut le bonheur de se rendre, à la dérobée, dans une maison d'un faubourg de Leipzig, occupée par l'ennemi, où il reçut les soins nécessaires. Au bout d'une quinzaine de jours, il se rendit à Carlsbad, où il se rétablit entièrement. Il fut ensuite à Berlin par la Silésie, d'où il se rendit à son poste vers la fin de l'armistice.

A cette époque, les volontaires de Lützow se trouvaient, avec la légion russe-allemande sous le général Wallmoden, sur la rive droite de l'Elbe, dans les environs de Hambourg. Le corps d'armée du maréchal Davoust, fort de quarante mille hommes, renforcé par 11000 Danois, menaçait de Hambourg le nord de l'Allemagne.

Les hostilités recommencèrent le 17 août ; les volontaires de Lützow furent choisis pour le service d'avant-postes et étaient sans cesse combattans. Le 28 août, le major se proposa de faire une expédition sur les derrières de l'ennemi ; le lendemain on arriva près de Rosenberg, où l'on bivouaqua. Quelques cosaques, en faction sur une colline, découvrirent à sept heures du matin un convoi de munitions de guerre et de bouche, escorté par deux compagnies d'infanterie. Il fut de suite résolu d'enlever ce convoi, et cela réussit parfaitement. Le major ordonna aux cosaques, au nombre de cent, de commencer l'attaque ; il les soutint avec un demi-escadron, pendant que l'autre moitié fut mise en ordre de bataille, à une distance pour couvrir les derrières. Lui-même attaqua dans le flanc, et Körner se trouvait à ses côtés. Une heure avant l'attaque, il avait écrit de très-bonne heure, sur ses tablettes, son dernier chant ayant pour titre : *à mon sabre* ; et il le lisait à un ami, lorsque la trompette sonna la charge. Le combat eut lieu sur la chaussée de Gadebusch à Schwerin, une demi-lieue à l'ouest de Rosenberg. Après une décharge générale, l'ennemi, pour se mettre à couvert de la cavalerie, abandonna le convoi et se posta dans un petit bois qui se trouvait à une portée de fusil de la chaussée, et de là fit un feu de peloton bien nourri. La cavalerie le suivit à la piste. Körner et quelques autres cavaliers avancèrent à bout portant sur le taillis, et là il trouva cette mort glorieuse qu'il avait si souvent chantée : une balle traversa le cou de son cheval, lui entra dans le bas-ventre, passa par le foie et lui cassa l'épine du dos ; il tomba de cheval ; ses camarades l'emportèrent à l'instant, mais ils virent que la blessure était mortelle.

Ainsi mourut Théodore Körner, le chantre immortel de Zriny, à l'âge de 22 ans. Les princes, les généraux tombent ; l'attention se repose un moment sur eux, et le

moment d'après ils sont oubliés. Ici meurt un simple lieutenant, et l'Allemagne entière en garde le souvenir; ses ouvrages l'ont immortalisé. Körner était le poète chéri des Allemands; ils le considéraient comme une victime désintéressée de leurs libertés. Ses poésies sont remplies d'un sentiment doux et élevé, remplies de verve et de force; elles respirent partout la liberté, la haine de l'arbitraire (1), et un profond mépris pour cette servilité dont si grand nombre d'Allemands sont entachés.

Le combat finit peu de temps après; les cavaliers trouvèrent moyen d'entrer dans le bois, et tout ce qui de l'ennemi ne fut pas tué ou blessé, fut fait prisonnier. Deux officiers français, qui n'avaient pas voulu se rendre, se trouvèrent parmi les morts. A côté de Körner fut tué un autre volontaire, le comte Hardenberg et quelques autres chasseurs. Leurs corps furent transportés sur un chariot, et suivirent le convoi avec les prisonniers.

Körner fut enterré par ses camarades avec tous les honneurs militaires, au pied d'un chêne non loin du village de Wobbelin, près du chemin de Lübelow à Dreikurg, à une demi-lieue du château de Ludwigslust, appartenant au duc de Mecklenbourg Schwerin, qui concéda au père de notre héros une partie de terrain autour de ce chêne. Aujourd'hui cette place se trouve entourée d'un mur; un monument de fer fondu se trouve sur la tombe. Emma-Sophie-Louise Körner, sœur du poète, morte du chagrin de la perte de son frère, désira être enterrée avec lui. Bärenhorst, ami intime de Körner, ne voulait pas lui survivre; à la première occasion il mourut de la mort des braves, en se jetant seul au milieu des ennemis avant que ses camarades eussent eu le temps de le secourir, et tomba percé de plusieurs coups de pistolet.

ARGUMENT DE ROSAMONDE,

TRAGÉDIE.

Cette tragédie est tirée de l'histoire d'Angleterre du douzième siècle. Henri II était l'époux d'Éléonore, reine de France répudiée; ce mariage avait été conclu par la politique. Il avait d'elle quatre fils. Jean, le cadet, est le bien-aimé du père, et pour cette raison haï de la mère. Pour le soustraire aux suites de cette haine, son père le confie aux soins d'un vieux et fidèle serviteur, le chevalier Nesle. Par l'effet du hasard, Henri fait connaissance de Rosamonde sous un autre nom. Épris par l'amour, il l'engage à contracter avec lui un mariage clandestin. Le vénérable Nesle participe à ce secret. Woodstock, château-fort, devient le séjour de Rosamonde; son

(1) Voyez l'Appendice, chapitre III, où l'on trouve *la mort de Hofer*.

cœur est pur, mais sa démarche est accompagnée d'un triste pressentiment qui prépare sa catastrophe. L'auteur fait une peinture tendre et naïve de leurs amours.

En chassant, le hasard conduit Richard, second fils de Henri, au château asile de Rosamonde, situé dans le bois. Une voix de femme ravissante se fait entendre de l'intérieur du château et transporte Richard. Cette voix, le mystère du lieu, tout enflamme son imagination : il se représente un être surhumain qui fait languir son ame dans les fers de l'amour. Il se sent irrésistiblement entraîné à voir cet objet de près. Un ordre sévère tient toujours les portes fermées, mais le jeune homme escalade les murs du parc. Son ami William Southwell, qui l'accompagne, éprouve un mauvais pressentiment de cette action ; il tâche de retenir Richard, mais celui-ci persiste. Rosamonde paraît ; le prince se jette à ses genoux, trouve en elle l'être idéal que son imagination avait créé, et lui déclare son amour. Rosamonde en est saisie, le repousse avec dureté et s'éloigne.

Rosamonde fait un secret de cette aventure à Henri. Elle reçoit une seconde visite, faite de même par surprise. Richard rencontre son père chez Rosamonde. Ici le secret se découvre de part et d'autre. L'ame scrupuleuse de Rosamonde trouve dans cette union secrète une affreuse duplicité, et prend la résolution, malgré l'amour dont son ame est remplie, de briser les liens qui l'attachent à Henri et qu'elle croyait légitimes. La scène dans laquelle Rosamonde fait connaître cette résolution à Henri est fort belle. La reine Éléonore, qui depuis longtemps avait conçu le projet de détrôner Henri, découvre aussi son mariage clandestin avec Rosamonde, et en fait usage pour justifier ses desseins.

La France, ayant pour alliée l'Écosse, commence la guerre contre l'Angleterre. Dans l'armée ennemie se trouvent Henri, prince héréditaire, et Godefroy, fils du roi, avec beaucoup de lords rebelles. Richard se joint à ceux-ci. L'armée du roi Henri bat l'armée française et défait aussi les Écossais. Tout est soumis ; Richard seul, n'étant point vaincu, se rend avec un corps d'armée du côté de Poitiers, prévient le combat et se jette dans les bras de son père. Vers cette époque, le roi apprend qu'Éléonore, suivie de quelques soldats, se rend au château de Woodstock. Henri et Richard redoutent une cruelle vengeance. Ils partent et se hâtent de prévenir Éléonore. Celle-ci a fait périr, par le poison, le fidèle gouverneur du château, le chevalier Nesle. Rosamonde, le prince Jean (élève de Nesle) et George (fils de ce dernier) se trouvent près du cadavre. Pendant cette scène touchante, Éléonore avec ses gens armés pénètre dans le château, et la douce Rosamonde se trouve comme un agneau dans les griffes d'une tigresse altérée de vengeance. Ici commence une scène touchante, dans laquelle Rosamonde, exposée aux terribles passions de son ennemie, se conduit devant elle avec dignité et résignation. Les enfans de Rosamonde se pressent autour de leur mère ; Éléonore les lui arrache et lui fait présenter la coupe empoisonnée. Rosamonde refuse ; Éléonore la menace de tuer ses enfans si elle ne boit pas. Rosamonde saisit

la coupe et la vide ; à peine a-t-elle avalé le poison , que Henri et Richard paraissent avec leur suite. Ils apprennent les terribles événemens qui viennent de se passer , et Henri veut percer de son épée la scélérate Éléonore. Rosamonde fait un dernier effort pour empêcher Henri de commettre ce meurtre et meurt : ici finit la tragédie.

Plusieurs tirades de cette pièce sont d'une grande beauté , entre autres celle dans laquelle le vieux Nesle , sentant approcher sa fin , fait ses adieux au prince Jean , lui faisant entrevoir que la couronne d'Angleterre pourrait lui échoir en partage , et lui dit : « Le plus grand des princes , mon fils , est celui qui se bâtit un temple dans le cœur des hommes. »

ZRINY.

Cette tragédie est le chef-d'œuvre de Körner. Son héros est Zriny , qu'il peint comme les anciens ont dépeint Léonidas ou Régulus. Le sujet est pris dans l'histoire de Hongrie du seizième siècle.

L'empereur Maximilien avait chargé le colonel Zriny de la défense de la place forte de Sigeth , menacée par les Turcs. Ce vaillant militaire défend la ville avec le plus grand courage ; Juranitsch , qui commande sous lui , est animé du même esprit. Hélène , fille de Zriny , lui est promise en mariage. La forteresse , qui n'a aucun espoir d'être secourue , doit être prise d'assaut par l'empereur Soliman , dont l'armée approche. Le commandant Zriny n'a que trois cents hommes , trop peu de monde pour repousser l'assaut. Il fait une sortie et marche à la tête de ses soldats. Juranitsch est près de lui. Le combat est terrible. Ils meurent tous et sont pour ainsi dire ensevelis sous des monceaux de cadavres turcs. Au moment de la sortie , Eva , femme de Zriny , accompagnée des autres dames , marche à la poudrière , une mèche à la main ; une détonation terrible sauve leur honneur , et Soliman ne trouve que des ruines.

La scène est naïve et belle lorsque le héros , qui s'apprête au combat , ordonne à son domestique , François Scherenk , de lui apporter ses armes.

ZRINY.

« François , fidèle François , apportez-moi mon sabre.

SCHERENK.

» Seigneur , lequel voulez-vous ?

ZRINY.

» Apportez-les tous.

SCHERENK.

» Voici , Seigneur , tous vos sabres.

ZRINY.

» Ah ! je reconnais celui-ci : je l'ai inauguré avec honneur, dans le combat de Pesth. Il est trop lourd pour ce combat ; il m'en faut un plus léger. Ah ! je me rappelle celui-là : il me fut salutaire à Essegg et m'honora de la confiance de l'empereur. Il est trop simple pour le dernier combat ; je choisis celui-ci, mon père le donna dans une affaire devant Vienne. Il me procura les premiers honneurs ; il aura les derniers. Avec toi, noble cimenterre, je combattrai jusqu'à la mort ; je mets la main sur ton acier, et jure qu'aucun Turc ne me prendra vivant pour me conduire avec dérision à travers leurs hordes barbares ; et ce serment, je le tiendrai : je le jure par Dieu et par l'honneur. »

Le discours de Zriny, au moment de faire la sortie, est d'une mâle énergie et d'une grande beauté ; il dit :

« Les vivres sont épuisés ; l'ennemi menace de brûler la ville : faut-il mourir de faim ou périr dans les flammes ? L'idée de se rendre, j'en suis sûr, n'est venue à personne : le Hongrois meurt et ne se rend pas. Il faut mourir. En avant ! en avant ! tambours, battez la charge ; mourons de la mort des braves, montrons le blanc des yeux à nos ennemis, combattons face à face : que la mort d'un Turc paie la dernière goutte de notre sang ! Le héros doit tomber enseveli sous les corps des ennemis qu'il a voués à la mort avant lui. »

Alors le pont-levis se baisse. Juranitsch porte le drapeau ; Zriny le suit avec ses soldats. Un instant après, Eva fait sauter le château. Les dernières paroles de Zriny sont : « Là nous nous reverrons. Mourez, vaillans soldats, pour Dieu et la patrie. » Tous répondent : « Suivons, suivons ; mourons pour Dieu et la patrie. »

Ce qui rend cette tragédie remarquable, c'est que le fait est historique ; voici ce qu'en dit l'histoire de la Hongrie : « Nicolas Zriny ou Serini, d'une famille hongroise féconde en guerriers, s'est rendu célèbre par la belle défense de Sigeth, assiégée par l'armée de Soliman II. Après une longue résistance, se voyant dépourvu de munitions de bouche, il fit une sortie avec sa garnison qui ne consistait plus qu'en 217 hommes, et combattit courageusement jusqu'à ce qu'il restât sur la place avec les siens, le 7 septembre 1566, trois jours avant la mort de Soliman, qui mourut dans son camp sans avoir la satisfaction de voir sa conquête. »

(Voyez Chaudon et Delandine, *Dict. hist.*)

FIN DE JENNEVAL ET KORNER.

APPENDICE.

CHAPITRE I.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en donnant l'analyse suivante des quatre journées de Bruxelles, par le général don Juan Van Halen (1).

INTRODUCTION.

Après la nuit du 25 au 26 août 1830, un petit nombre de citoyens zélés prirent les armes et parvinrent, non sans efforts, à rétablir l'ordre un moment troublé.

Une garde urbaine, animée du meilleur esprit, se forma spontanément. Réunie à l'hôtel-de-ville, l'élite de notre bourgeoisie et de nos anciens militaires se chargea de l'administration d'une population abandonnée de ses autorités. Le baron d'Hooghvorst, à la tête de ce corps honorable, inspirait la confiance générale.

L'organisation de cette garde bourgeoise, qui dans le principe n'avait pour but que de faire respecter les personnes et les propriétés, prit une attitude hostile envers le gouvernement, lorsqu'elle refusa de poser les armes avant que les vœux des Belges ne fussent écoutés et que l'on fit justice aux nombreuses pétitions présentées aux états-généraux.

Alors le gouvernement qualifia de *révolte* le mouvement de Bruxelles, et de *rebelles* ses habitants.

Les trois provinces wallonnes et la province de Luxembourg sanctionnèrent l'élan patriotique de la ville de Bruxelles. Les deux Flandres, le Limbourg et Anvers suivirent leur exemple.

Gagner du temps pour réunir ses forces dispersées fut la politique du gouvernement; écraser la révolution au milieu de Bruxelles même fut son but.

Bruxelles comptait environ cinq mille citoyens armés dans ses murs, tous animés du meilleur esprit; mais la confusion et le désordre, introduits dans les rangs par le peuple et quelques centaines de Wallons qui avaient exécuté tumultueusement leur désarmement, produisirent la dissolution la plus complète des autorités civiles.

Le baron d'Hooghvorst était resté presque seul à l'hôtel-de-ville, lorsque vers midi un courrier arriva de Vilvorde, chargé d'un volumineux paquet de proclamations du prince Frédéric. Décidé à ne pas prendre sur lui seul la responsabilité de la publication de cette proclamation, d'Hooghvorst donna une réponse remplie de dignité et analogue à la situation réelle des esprits.

(1) Voyez le troisième volume de ses Mémoires.

A peine le courrier était-il parti, que Ducpétiaux arriva à l'hôtel-de-ville ; et, s'adressant du ton le plus énergique aux notables groupés autour du baron d'Hooghvorst, il leur communiqua la réponse courte, mais pleine de fermeté, qu'il venait de rédiger : tous devaient, en la signant, assurer au prince Frédéric que, *s'il ne renonçait à ses projets hostiles, il ne pénétrerait en ville qu'à travers des ruines et sur des monceaux de cadavres.*

Ducpétiaux faisait de vains efforts. Par une fatalité toujours inévitable dans les momens d'une grande effervescence populaire, une méfiance réciproque s'était glissée dans Bruxelles entre les chefs et le peuple.

La maison-de-ville de nouveau abandonnée, on en ferma les portes ; tout le monde disparut : les rues étaient presque désertes, les magasins fermés, l'effroi général ; et la plupart des bourgeois, intimidés par la proclamation du prince, bien loin de chercher à défendre leurs foyers, s'empressaient de cacher leurs armes.

Ce fut dans ce moment vraiment critique que Ducpétiaux, résolu de tenter un dernier effort en allant représenter au prince Frédéric de combien de scènes de dévastation et de carnage il allait se rendre responsable, se rendit au quartier-général, accompagné de son ami le jeune Evrard.

Le prince Frédéric, sourd à tout sentiment d'humanité, combla l'indignation publique en faisant arrêter, contre le droit des gens, Ducpétiaux et Evrard.

Des forces considérables menaçaient Bruxelles sur différens points. Dix mille hommes de toutes armes, soutenus par vingt-quatre pièces de canon, occupaient Vilvorde, où le prince Frédéric avait établi son quartier-général ; et tandis qu'un bataillon d'infanterie et deux escadrons, postés à Zellick, coupaient la communication avec Alost, le corps d'armée du général Kortheyligers manœuvrait entre Louvain et Liège, et interceptait tout secours de cette dernière ville. Les garnisons de Mons et de Namur avaient ordre de se mettre, autant que possible, en communication avec le quartier-général. Telle était la position de l'ennemi, dans la soirée du mercredi 22 septembre 1830.

PREMIERE JOURNÉE.

JEUDI 23 SEPTEMBRE.

Dès la pointe du jour, les forces de l'ennemi s'étaient portées en avant sur les hauteurs de Bruxelles ; à huit heures, elles se présentèrent aux portes de Schaerbeek et de Louvain ; immédiatement après, la lutte s'engagea.

Notre faible artillerie commença le combat : quelques volées de mitraille arrêtaient un instant nos ennemis ; mais bientôt ils nous ripostèrent avec avantage, et balayèrent la nouvelle Rue Royale jusqu'au Parc. Ce fut dans cette action que le brave Stildorf, qui s'était rallié avec sa compagnie aux Liégeois et Louvanistes, pour soutenir la

fusillade, eut le pied fracassé par la mitraille ennemie, au moment même où lui et les siens allaient se précipiter à la baïonnette sur les canonniers hollandais. A la faveur du désordre que ces premières décharges mirent parmi les nôtres, les troupes pénétrèrent dans la Rue Royale, d'où, après un combat très-vif, elles poussèrent jusqu'au Parc et s'y établirent dans la plupart des hôtels qui l'entourent, ayant le gros de leurs forces et leur artillerie dans les positions avantageuses qu'offrent les allées et les bas-fonds de cette promenade; leur réserve était appuyée au Waux-Hall.

Après ce premier succès, l'ennemi établit ses batteries pour protéger une nouvelle tentative offensive; il se disposa en colonnes pour gagner les rues aboutissantes à la Place Royale et au Treurenberg.

Le peuple (1) se battait avec acharnement, partout où il croyait sa résistance utile; mais, incapable de tirer parti de sa bravoure, il céda pas à pas un terrain que ses ennemis n'ont su envahir que par leurs masses et leur discipline.

Vers la Place Royale, entre l'hôtel de Belle-Vue et le café de l'Amitié, l'ennemi, aux prises avec les braves accourus aux barricades de la Montagne de la Cour, perdait en vains efforts son temps et ses soldats.

A l'autre extrémité de la ville, à la porte de Flandre, l'attaque faite par les Hollandais eut l'issue la plus malheureuse pour eux. Un bataillon d'infanterie, soutenu par un escadron de hussards, se présenta devant la porte, qui leur fut ouverte sans résistance; et, se fiant à l'apparence trompeuse d'une tranquillité qui n'était troublée par aucun acte d'hostilité, ils s'aventurèrent imprudemment jusqu'à la barricade du Marché aux Porcs. Là, quelques bourgeois armés et rassemblés à la hâte, par les soins du docteur Trumper, se mirent à parlementer avec l'ennemi, afin de donner le temps à nos renforts d'accourir; puis, s'adressant aux soldats, ils réussirent à les intimider: ce fut comme le signal de l'attaque. Des fenêtres

(1) Jusqu'à quatre heures après midi du premier jour, le peuple combattant n'était composé que d'une centaine de citoyens de la garde bourgeoise, organisée après la journée du 26 août; de quelques centaines d'hommes du peuple, armés par suite du désarmement de cette garde, dont on a parlé ci-dessus, et parmi lesquels se trouvaient beaucoup d'adolescents; d'un petit nombre de Louvanistes et de quelques centaines d'hommes des provinces wallonnes, arrivés successivement à Bruxelles; enfin, d'un petit nombre d'étrangers, Français, Allemands, Italiens et Espagnols: le tout ne dépassant guères sept cents hommes.

Il est si difficile, pour des gens établis et qui ont tout à perdre, de se mettre en avant contre une armée! S'ils ne sont pas soutenus, ce sont des gens perdus, et voilà ce qui empêchait la bourgeoisie d'agir le premier jour; mais lorsqu'on vit, les jours suivans, la foule des volontaires accourir de tous les côtés, et entrer par les portes de Halle et d'Anderlecht, pour aller combattre tout de suite, alors une multitude de bons bourgeois prirent également les armes, et les combattans, qui le premier jour ne se composaient que de sept cents hommes, se montaient, le dimanche ou le dernier jour, à plus de douze mille hommes armés, nombre qui augmentait d'heure en heure, pendant que celui des Hollandais diminuait constamment.

comme des barricades , le plomb , les pavés , les meubles et toute espèce d'ustensiles qu'on trouvait sous la main , semèrent la mort , le désordre et la fuite dans les rangs ennemis. Divers prisonniers, parmi lesquels le major Van Borstel , et plusieurs chevaux furent les trophées de cette victoire , qui ébranla les deux Flandres.

Peu après cette attaque , une autre colonne d'infanterie , soutenue par deux pièces d'artillerie , s'avança sur la porte de Laeken , dont elle s'empara après un combat acharné. La position, prise et reprise plusieurs fois, resta enfin au pouvoir des nôtres ; et l'ennemi , épouvanté de cette résistance énergique , se retira en désordre , et ne parvint à se rallier que bien au-delà du pont de Laeken.

Les Liégeois, qui au commencement de la journée s'étaient postés en tirailleurs sur la route de Schaerbeek , et avaient si vaillamment défendu le poste important de la porte du même nom, avaient exécuté leur retraite sur l'Observatoire, où ils soutinrent une lutte opiniâtre jusqu'à ce que la nuit vînt mettre un terme au combat. Leurs dernières cartouches avaient été brûlées , lorsqu'ils profitèrent de l'obscurité pour gagner la porte de Halle , après avoir fait un grand détour dans la campagne.

Vers les quatre heures , le feu se ralentit de part et d'autre , et à six heures et demie les hostilités cessèrent comme par convention. Quelques faibles renforts nous étaient arrivés vers le soir ; ces braves prirent immédiatement part au combat.

Animés par les succès de la journée , les bourgeois passèrent la nuit à recueillir les blessés et à se disposer au combat du lendemain ; mais , trop confians peut-être dans leur courage et la bonté de leur cause , ils abandonnèrent , la nuit , un terrain si vaillamment disputé pendant le jour.

Cependant une députation de citoyens , mus par des sentimens d'humanité , se rendit dans la nuit au quartier-général du prince , dans le but d'arrêter l'effusion du sang sous des conditions qui lui furent inutilement proposées , malgré les énergiques représentations de M. Palmæert.

SECONDE JOURNÉE.

VENDREDI 24 SEPTEMBRE.

A en juger par la tranquillité qui régnait dans la ville dans la matinée du 24 , on se serait cru délivré du fléau de la veille ; mais , vers les neuf heures , quelques coups de fusil , échangés entre les avant - postes , vinrent donner de nouveau le signal du combat.

Quelques gens sans énergie avaient donné l'ordre , sous les peines les plus sévères , de ne plus sonner la cloche d'alarme , lorsque plusieurs des nôtres , qui tiraillaient avec l'ennemi , ne comprenant rien à ce silence , prirent le parti de se rendre à l'église de Sainte-Gudule , dont ils enfoncèrent les portes ; et immédiatement le tocsin

répandit l'alarme dans toute la ville. L'attitude de la bourgeoisie redevint hostile, et la seconde journée vit recommencer les scènes sanglantes de la veille, avec un nouvel acharnement.

Quelques citoyens dévoués, pénétrés de la nécessité plus qu'urgente d'établir une espèce de gouvernement provisoire, se rendirent à la maison-de-ville, et firent paraître la proclamation suivante :

PROCLAMATION.

« Depuis deux jours, Bruxelles est dépourvue de toute espèce d'autorité constituée ; l'énergie et la loyauté populaires en ont tenu lieu : mais tous les bons citoyens comprennent qu'un tel état de choses ne peut durer sans compromettre la ville et le triomphe d'une cause dont le succès dès hier est assuré.

» Des citoyens, guidés par le seul amour du pays, ont accepté provisoirement un pouvoir qu'ils sont prêts à remettre en des mains plus dignes, aussitôt que les élémens d'une autorité nouvelle seront réunis ; ces citoyens sont : MM. le baron Vanderlinden d'Hoghorst, de Bruxelles ; Ch. Rogier, avocat de Liège, et Jolly, ancien officier du génie.

» Ils ont pour secrétaires, MM. Coppin et Vanderlinden.

» Bruxelles, 24 septembre 1830. »

Accueillie avec une satisfaction générale, elle inspira la confiance et redoubla l'ardeur et le courage de nos défenseurs. Mellinet et quelques autres officiers, familiarisés avec les dangers de la guerre, commencèrent à se distinguer dans notre lutte contre le despotisme.

Vers les onze heures, aidé des citoyens Simon et Jalbeau, je parvins (ajoute le général don Juan Van Halen) à réunir autour de notre drapeau une centaine de bravés, et en une demi-heure la rue de Louvain fut occupée par les nôtres jusqu'à la fontaine. L'ennemi, délogé des maisons où il s'était retranché, nous abandonna, au prix d'une vingtaine de nos volontaires, l'impasse de la rue, si importante pour attaquer les derrières des bâtimens attendant aux États-Généraux, qu'il paraissait vouloir défendre avec énergie.

Pendant la nuit, la dixième division s'était emparée de la porte de Namur et des maisons adjacentes jusqu'à la Rue Verte ; nos volontaires, renforcés par ceux de Gosselies, Halle, Uccle et Anderlecht, l'attaquèrent vigoureusement, et vers le soir la gauche de l'ennemi fut entièrement refoulée sur les palais. A notre droite, vers la Place Royale, le combat se soutenait avec un acharnement égal de part et d'autre ; notre artillerie, bien pourvue de munitions, répondit constamment au feu de l'ennemi. Placée au débouché de la Montagne de la Cour et près du pont de fer de la rue de la Régence, elle tenait la Place Royale dégagée et inaccessible aux

ennemis. De son côté, l'artillerie hollandaise, placée à la grille du Parc et dans le voisinage du bassin, empêchait également nos tirailleurs d'entamer leur position; cependant ceux-ci, guidés par M. Pellabon, parvinrent à s'établir dans l'hôtel de Belle-Vue et les maisons environnantes, d'où ils inquiétèrent continuellement les artilleurs ennemis.

Sur l'extrême droite des Hollandais, le combat n'eut aucun résultat. Une batterie ennemie, établie à la porte de Schaerbeek, balayait le boulevard dans la direction de la porte de Laeken et la Rue Royale jusqu'au Parc.

Vers les deux heures, de nouveaux secours nous arrivèrent de Braine-Lalleud, Waterloo, Genappe et Nivelles. Ces braves volontaires, comme ceux arrivés la veille, prirent immédiatement part au combat.

Le soir, les projectiles des Hollandais mirent le feu au manège et à plusieurs maisons; mais, bien loin d'intimider la bourgeoisie, cela ne servit qu'à augmenter l'exaspération publique (1).

Nos munitions étaient presque consommées; aucun résultat décisif n'avait été obtenu; plusieurs de nos braves avaient payé de leur vie leur enthousiasme pour la cause de la liberté, et, bien que des secours nous arrivassent de tous côtés, nous en étions à nos dernières cartouches, n'ayant pu que prouver aux ennemis de quoi était capable notre inébranlable résolution.

Ce fut dans un moment aussi critique, que la commission administrative, ne pouvant prendre sur elle de différer plus long-temps le choix d'un chef capable de profiter de la courageuse résistance de nos volontaires, m'adressa dans l'après-midi ces lignes :

La commission centrale invite le lieutenant-colonel don Juan Van Halen, à passer à l'Hôtel-de-Ville pour une affaire qui le concerne.

Bruxelles, le 24 septembre 1830.

(Signé) CH. ROGIER.

VANDERLINDEN D'HOOGHVORST.

(1) Il est déplorable que, pendant les journées bruxelloises, la soldatesque effrénée ait commis des horreurs envers des habitans paisibles, entre autres M. Antoine Stas, qui fut assassiné hors de la porte de Schaerbeek par les soldats de Frédéric, à coups de sabre, de baïonnettes et de crosses de fusil. Dans la rue de Louvain, les soldats précipitèrent des escaliers la veuve Rousseau et son fils, et les assommèrent de coups. Un nommé François Lapin fut mutilé par eux, de même que le nommé Gérard Bulens. Bilterest, à Schaerbeek, travaillait paisiblement à son champ, le 23 septembre au matin, lorsque les troupes le tuèrent d'un coup de fusil, etc.

On peut juger par là quelles atrocités auraient été commises par ces soldats, s'ils avaient pénétré dans l'intérieur de la ville.

N'oublions pas de parler de M. Bouchez, artiste distingué du grand théâtre de Bruxelles, qui, le premier jour des événemens, en allant paisiblement de sa maison, faubourg de Louvain, au boulevard, fut grièvement blessé par une balle qui lui fracassa les os des cuisses. Un soldat hollandais lâcha son fusil sur lui à bout portant, malgré la démonstration qu'il fit de n'être pas armé.

Arrivé le soir à l'hôtel-de-ville, je fus introduit dans le salon où, autour d'une table, se trouvaient assis MM. d'Hooghvorst, Ch. Rogier et Jolly.

« Nos volontaires, me dit à peu près Rogier, ont besoin d'un chef; vous allez vous mettre à leur tête. Il faut prendre le Parc.

» Messieurs, leur répondis-je, accordez-moi deux heures pour vous faire une réponse.

» Pas deux minutes, interrompit Rogier; allons, dépêchons-nous. »

Après quelques rapides observations sur des considérations de famille, au sujet desquelles M. d'Hooghvorst me montra toute la noblesse de ses sentimens, j'acceptai le brevet de ma nomination, ainsi conçu :

La commission centrale nomme par le présent M. Juan Van Halen commandant des forces actives de la Belgique.

Bruxelles, 24 septembre 1830.

« Messieurs, ajoutai-je, donnez-moi votre parole que l'hôtel-de-ville ne sera plus abandonné, et que je vous trouverai toujours à votre poste. Quant à moi, je vous réponds de bien le défendre. »

Honoré de ce suffrage et enivré par le spectacle de deux journées d'héroïsme, je reçus, en acceptant ce commandement, le plus beau titre de confiance que jamais homme libre pût ambitionner.

La pièce suivante apprit au peuple le choix que venait de faire le gouvernement provisoire :

ORDRE DU JOUR.

« MESSIEURS LES MEMBRES DE LA COMMISSION ADMINISTRATIVE,

» L'amour de la liberté, le devoir de défendre tant de familles dans la consternation, l'irritation dont mon âme est animée en voyant assassiner les habitans et brûler leurs foyers, m'ont fait sortir de l'obscurité où je m'étais placé.

» J'accepte avec l'orgueil d'un admirateur de la victoire du peuple contre des incendiaires et des dévastateurs, j'accepte, fier aujourd'hui du nom Belge allié à celui d'un Espagnol libre, un commandement dont je suis loin de me croire digne.

» Bruxelles, 25 septembre 1830.

» Dévouement et fraternité sincère.

» JUAN VAN HALEN. »

MM. Pletinckx, Palmaert, Fellner, Jalheau, Dewys, etc., tous remarquables par leur dévouement, formèrent le noyau de mon état-major. Mes premiers soins se dirigèrent vers une bonne défense, et ce ne fut qu'après des peines inouïes que je parvins à l'établir. Nos volontaires, habitués à agir sans ordre ni subordination, remplissaient, le soir, les tavernes, où chaque combattant racontait ses exploits. Ces

hommes allaient ainsi se délasser de leurs travaux , et n'attendaient que le retour du soleil pour retourner au combat.

Cependant Grégoire était parvenu à réunir quelques-uns d'entre eux , et , muni des outils qu'on put trouver, il fit pratiquer les communications intérieures que je lui avais indiquées , afin de pouvoir approcher du voisinage des États-Généraux et de l'hôtel de Torrington , points qui dominaient le champ de bataille.

Après avoir pris les dispositions les plus urgentes , je fis une reconnaissance générale des positions de l'ennemi ; j'établis mon quartier-général dans l'hôtel du prince de Chimay, Rue Royale, au centre des opérations, et Pletinckx , dont j'avais fait mon chef d'état-major, fut chargé, de concert avec Grégoire, des opérations sur notre gauche : une de nos trois pièces (1) de canon fut mise à sa disposition. Le reste de la nuit fut employé à prendre des mesures pour assurer le succès du jour suivant.

TROISIÈME JOURNÉE.

SAMEDI 25 SEPTEMBRE.

Déjà le tambour de la garde urbaine se faisait entendre, la générale et le tocsin appelaient tous les habitans sous les armes, lorsque deux envoyés de la campagne vinrent m'offrir, au nom du prince Frédéric, une suspension d'armes, que l'on devait moins à l'humanité du prince qu'à la vive sollicitude de ces deux citoyens. Communiquée aux autorités, elle fut jugée tellement vague et dépourvue de franchise, qu'on ne voulut pas en faire l'objet d'une discussion sérieuse. Alors la lutte recommença : de la Place Royale, de la Montagne du Parc et de la rue de Louvain, fut dirigée une attaque qui présentait quelque apparence d'ordre et de régularité; mais nous essayâmes vainement de profiter des travaux que Grégoire avait fait exécuter pendant la nuit.

Des grenadiers avaient repris l'impasse de la rue de Louvain que, la nuit, nos volontaires avaient abandonnée et qui nous avait coûté si cher la veille.

Deux heures après, Pletinckx, mon chef d'état-major, fut également victime de son trop de confiance; arrêté en parlementaire, il fut conduit comme prisonnier au quartier-général du prince. Sur notre droite, à la Place Royale, Charlier, dit *la jambe de bois*, servit sa pièce avec tant de dextérité et d'activité, qu'il parvint à jeter le trouble et la confusion au milieu des rangs et de l'artillerie ennemis, tandis que Mellinet, dont la bravoure et l'expérience militaire étaient reconnues, redoubla la confiance des siens, et nous garantissait par ses actions d'éclat le succès de mes

(1) Ici le général se trompe; il y avait sept pièces en action sur toute la ligne, et deux petites pièces de quatre, l'une placée au café de l'Amitié, l'autre dans les appartemens de l'hôtel de Belle-Vue.

opérations sur ce point. L'ennemi, forcé de battre en retraite, nous abandonna deux caissons dont nous avions le plus grand besoin. Au centre, du côté de la Montagne du Parc, les dispositions que j'avais prises commencèrent à donner un résultat avantageux : peu-à-peu, nos volontaires se logèrent dans les maisons adjacentes, d'où ils inquiétaient tellement les artilleurs hollandais, que ceux-ci furent contraints d'exécuter un mouvement rétrograde avec la batterie qu'ils avaient placée à la grille du Parc.

Telle était l'ardeur du peuple, que l'on voyait souvent ceux qui n'avaient pas d'armes se jeter au milieu de la mitraille pour s'emparer des fusils des ennemis, si nécessaires pour assouvir leur vengeance.

L'hôtel de Belle-Vue, pris et vaillamment défendu par le brave Pellabon, devint le principal rempart de la Place Royale. Avec tout le désordre qu'avait introduit l'indiscipline, il n'était guères possible d'enlever le Parc de vive force : ce plan, qui séduisait la maison-de-ville, était des plus impraticables ; car l'ordre et la précision, indispensables pour un tel mouvement, nous manquaient complètement. Forcé donc de m'emparer du Parc, et n'ayant que des tirailleurs, il fallait avant tout occuper tous les hôtels environnans ; autrement, on courait la chance d'être totalement enveloppé et détruit. Cependant, pour satisfaire à la clameur de ceux qui n'entendaient rien à ces sortes d'opérations, je pénétrai vers 4 heures, avec Dekin, Fellner et quelques volontaires, assez avant dans le Parc, plus pour inspirer de la confiance que pour faire une reconnaissance.

Le caractère particulier des combattans qui composaient notre armée de citoyens, joint aux habitudes d'insubordination qu'ils avaient contractées les deux journées précédentes, en avait fait autant de généraux que de soldats. Aux difficultés sans nombre qui entouraient mes opérations se joignit encore le désagrément d'être sans cesse assailli par une foule de faiseurs de plans, qui étaient toujours les derniers quand il fallait en venir à l'exécution.

Avec le jour cessa le feu ; la sécurité de la ville fut de nouveau abandonnée à la garde d'une centaine de braves exténués de fatigue. Dès le soir, j'avais placé des postes aux principaux points qu'il importait de conserver, avec ordre de ne laisser partir aucun volontaire ; mais, cédant à la force de leurs habitudes, postes et volontaires quittèrent le champ de bataille, pour aller remplir les tavernes, où ils se racontaient leurs exploits.

La Montagne du Parc, point si essentiel à conserver, fut abandonnée à la garde du quartier-général, qui venait de recevoir un faible renfort conduit par M. Plaisant, récemment rentré à Bruxelles.

QUATRIÈME JOURNÉE.

DIMANCHE 26 SEPTEMBRE.

Le soleil était levé, et sa clarté brillante éclairait déjà ce nouveau jour d'héroïsme et de gloire, qui devait assurer à jamais l'indépendance et la liberté de la Belgique; de toutes parts de nombreux renforts venaient, par leurs belliqueux exploits, contribuer au triomphe de notre noble cause.

Un gouvernement provisoire venait de s'installer sous les boulets dévastateurs de l'ennemi; la proclamation suivante en instruisit le public :

FORMATION DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

« Le gouvernement provisoire, vu l'absence de toute autorité tant à Bruxelles que dans la plupart des villes et communes de la Belgique ;

» Considérant que, dans les circonstances actuelles, un centre général d'opérations est le seul moyen de vaincre nos ennemis et de faire triompher la cause belge ;

» ARRÊTE :

» Le gouvernement provisoire demeure constitué de la manière suivante :

» MM. le baron Vanderlinden d'Hooghvorst.

Ch. Rogier, avocat à la cour de Liège.

Le comte Félix de Mérode.

Gendebien, avocat à la cour de Bruxelles.

Sylvain Van de Weyer, avocat à la cour de Bruxelles.

Jolly, ancien officier du génie.

J. Vanderlinden, trésorier.

Baron F. de Coppin, secrétaire.

J. Nicolay, avocat à la cour de Bruxelles, secrétaire.

» Bruxelles, 26 septembre 1830. »

Déjà toutes mes dispositions étaient prises, et je me préparais à les faire exécuter, lorsque le prince fit une dernière tentative pour négocier. Mais le gouvernement provisoire, en lui répondant au nom du peuple belge *qu'il ne traiterait jamais avec des incendiaires*, donna l'ordre du combat.

Vers huit heures l'ennemi, ayant reçu de nouveaux renforts, réunit toute son artillerie et concentra toutes ses forces. Deux colonnes étaient disposées pour attaquer simultanément la Place Royale et la Rue Royale; une troisième au centre, et appuyée au Waux-Hall, formait la réserve : un rideau de tirailleurs devait masquer leurs

mouvemens, et, par des retraites faites à dessein, nous attirer en désordre sur ces masses disciplinées. Les forces qui occupaient la caserne des Annonciades, les palais, les États-Généraux et une grande partie des maisons de la Rue Royale, devaient soutenir le déploiement combiné de ces colonnes.

Résolu de prendre l'initiative, je chargeai le comte Van der Meeren de tenir l'ennemi en échec sur notre gauche vers l'entrée de la Rue Royale, en s'établissant dans les hôtels donnant sur le Parc, avec ordre de ne découvrir ses feux qu'au signal donné. Toujours à la droite, le général Mellinet prit les mêmes dispositions à partir du café de l'Amitié et de l'hôtel de Belle-Vue, et soutint sa position par deux de ses pièces d'artillerie, qu'il ne devait démasquer qu'au signal convenu. De cette manière, nous prenions d'enfilade la sortie du Parc dans les deux principales directions par où l'ennemi pourrait déboucher.

Au centre, nos forces se déployèrent à l'abri de la barricade construite vers le haut de la Montagne du Parc, et devaient établir à travers les maisons les communications entre la droite et la gauche. Enfin, après avoir établi ma réserve entre la Banque et la barricade de la Montagne du Parc, j'allai prendre possession des maisons du coin avec le détachement de Fleurus commandé par le capitaine Boucher : de là devait partir un feu roulant, signal général du combat.

Pendant ces préparatifs, les volontaires de Leuze commandés par Desgallets furent envoyés aux retranchemens de la rue de Schaerbeek, sur le flanc de notre extrême gauche, pour observer les mouvemens d'un corps de réserve composé en grande partie de cavalerie, qui était stationné au Jardin des Plantes. Toutes ces opérations exécutées à la vue d'une armée considérable, occupant la position militaire la plus avantageuse, eurent lieu avec plus de précision et d'ordre que l'on ne pouvait en attendre de simples volontaires, pleins d'ardeur, à la vérité, mais sans discipline et n'ayant parmi eux que quelques anciens militaires.

Protégée par une nombreuse artillerie, la gauche de l'ennemi commençait à s'ébranler. Ses nombreux tirailleurs, sur tout le front du Parc, s'étaient déjà avancés jusqu'à portée de pistolet de nos retranchemens, lorsqu'au signal donné un feu général, parti de notre ligne, arrêta l'élan des Hollandais. Notre droite, attaquée avec vigueur, se défendit avec courage. Après trois heures de combat, où notre *jambe de bois* fit jouer sa pièce avec une adresse admirable, l'ennemi, trois fois repoussé, ne parvint à se mettre à l'abri de notre artillerie qu'en se réfugiant dans les bas-fonds du Parc. Pendant que la droite était ainsi engagée, des combats partiels avaient lieu sur la gauche; chaque maison (1), chaque appartement nécessitait

(1) On ne s'est battu quelques instans que dans la maison *Maréchal*, au Parc, parce que les Hollandais, après avoir lâché quelques coups de fusil par les fenêtres, se retiraient par les derrières des maisons, ou par les issues qu'ils s'étaient ménagées.

un combat : partout l'ennemi assailli et vaincu fut forcé à la retraite. C'est ainsi que notre gauche s'étendit insensiblement jusqu'à l'hôtel de Torrington.

A une heure, toute la ligne de maisons de la Rue Royale était à nous ; mais l'ennemi, s'apercevant que notre centre était dépourvu d'artillerie, résolut de faire une tentative sur ce point pour séparer notre ligne : il commença l'attaque par son artillerie, et essaya vainement de nous déloger de ce poste important.

L'ennemi occupait encore les palais et quelques cours, dont il était important de le déloger : une attaque par la Rue Verte, sur les derrières de ces bâtimens, fut confiée à M. Culhat, qui venait d'arriver au quartier-général, et qui, à la tête de deux cents hommes, délogea l'ennemi des cours et jardins qu'il y occupait. Ce fut dans ce moment que succomba le baron de Fellner, qui, à la tête de quelques braves, avait voulu attaquer la formidable position des bas-fonds du Parc.

Un dernier effort était nécessaire pour chasser l'ennemi des bas-fonds qu'il occupait (1). Aussitôt je fis venir de notre gauche la seule pièce de canon qui la soutenait, et, avec quelques gens déterminés, je pris possession de la grille du Parc. De là, le capitaine Boucher et l'infatigable Kessels, à la tête de quelques braves, mirent en fuite les tirailleurs hollandais et s'emparèrent de deux caissons ; mais l'obscurité de la nuit, en mettant un terme à nos combats, ne nous permit pas de profiter davantage de ce dernier succès. La nuit se passa à renforcer nos travaux de défense. La Montagne du Parc, destinée à devenir le point principal de nouvelles opérations, fut mise en état d'appuyer un coup décisif. M. Kessels, avec son zèle habituel, se chargea de l'exécution de ces travaux. M. Mellinet, de son côté, disposa ceux des environs de la Place Royale avec non moins d'activité, tandis que M. Desgallets complétait la sûreté des positions dont nous nous étions emparés dans le courant de la journée.

Telle était notre situation, lorsque, lundi 27, dès la pointe du jour, l'ennemi évacua toutes les positions où il avait encore pu se maintenir la veille. Immédiatement nos volontaires prirent possession du Parc, et le drapeau national qui, la veille, flottait sur le quartier-général, fut planté sur le palais des États-Généraux, devenu

(1) On avait monté une petite pièce de quatre au second étage de l'hôtel de Belle-Vue, qui donnait dans le premier bas-fond vis-à-vis. On amenait de temps en temps une pièce de canon dans la cour de cet hôtel, qui donnait sur les fenêtres latérales du palais du roi, d'où l'on tirait continuellement. On avait aussi placé une petite pièce de quatre sur la plate-forme du café de l'Amitié, qui raflait à mitraille la façade du palais. Le palais n'a pas brûlé ; il n'a reçu que des boulets, de la mitraille et des coups de fusil, pour riposter à ceux qui tiraient des fenêtres. C'est la maison attenante au palais qui a souffert du feu : ce qui rend le seul rapport officiel hollandais de six à huit lignes, inséré dans le *Staats-Courant* après les événemens, inexact, lorsqu'on dit que les rebelles avaient mis le feu au palais du roi.

un des palais de la Nation. Cette heureuse victoire fut annoncée au gouvernement provisoire de la Belgique par la pièce suivante :

« *Quartier-général, le 27 septembre 1830,*
» *à 5 heures et demie du matin.*

» A MM. LES MEMBRES DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

» MESSIEURS,

» L'ennemi, dont, sans doute, la chaude journée d'hier a complété le déplorable état de démoralisation, a senti l'impossibilité d'une plus longue résistance, et vient d'abandonner nos murs. L'héroïque Bruxelles est libre. Le Parc et toutes les portes de la ville sont occupés par nos braves. Le major Palmaert, mon premier adjudant, est nommé gouverneur des palais. Les faits remarquables qui ont signalé cette journée sont si nombreux, et mes occupations en ce moment si multipliées, malgré la coopération des amis dévoués et des officiers distingués qui m'entourent, que je me vois pour l'instant dans l'impossibilité de vous donner tous les détails nécessaires sur ce glorieux événement. Dès que j'en aurai le loisir, l'un de mes premiers soins, comme de mes devoirs les plus chers, sera de vous faire connaître les services rendus par tant de généreux citoyens, dont plusieurs ont payé de leur vie notre mémorable victoire. Une des pertes les plus sensibles pour moi est celle de mon adjudant, baron Fellner, qui a péri hier en conduisant, l'épée à la main, un de nos détachemens à l'attaque du fond de la Madelène, position si dangereuse et si long-temps disputée. Une revue générale de nos forces actives aura lieu demain.

» *Le commandant en chef,*

» JUAN VAN HALEN. »

Ici finit le récit de nos quatre glorieuses journées, achevées et complétées sans le secours d'aucune troupe régulière.

LISTE DES OFFICIERS

COMPOSANT L'ÉTAT-MAJOR DANS LA MATINÉE DU 26 SEPTEMBRE.

MELLINET, commandant à la Place Royale.	LAMBINON, adjudant.	FLORQUIN, attaché au quartier-général.
PLETINCKX, prisonnier le 25.	NIQUE, idem.	JANSSENS, idem.
VAN DER MEEREN, commandant vers les États-Généraux.	GOFFIN, idem.	LECLERC, idem.
PALMAERT, adjudant.	ARTE, idem.	PARENT, idem.
JALHEAU, idem.	MOYARD.	DE CULHAT, idem.
FELLNER, idem.	NIELLO, parti à midi, en mission sur les derrières de l'ennemi.	DENS, idem.
TRUMPER, idem.	KESSELS, attaché au quartier-général.	LESBROUSSART.
DEWYS, idem.	VANDERSMISSEN, idem.	BATET.

LISTE DES VILLES ET COMMUNES

QUI ONT ENVOYÉ DES VOLONTAIRES AU SECOURS DE BRUXELLES.

Alost.	A.	Gosselies.	Philippeville.
Anderlecht.		Grammont.	Pinois.
		Halle.	Péruwelz.
	B.	Jemmapes.	Perwez.
Binche.		Jodoigne.	Quiévrain. Q.
Braine-Lalleud.		Jumey.	R.
Braine-le-Comte.		Leuze.	Renaix.
	C.	Liège.	Roculx.
Charleroy.		Lille (Belges de Lille).	Roubaix (Belges de Roubaix).
Chimay.		Louvain.	S.
Courtray.		Luxembourg (partie wallonne du).	Seneffe.
Couvin.		Mons.	Silly.
	D.	Morlauwelz.	Soignies.
Dinant.		Namur.	Saint-Ghislain.
	E.	Neufchâteau.	T.
Engbien.		Ninove.	Templeuve.
	F.	Nivelles.	Thuin.
Fayt.		Paris (Belges de Paris, dits lé- gion parisienne, et tirailleurs belges de Paris).	Tilly.
Fleurus.		Pâturages et le Borinage.	Tirlemont.
Flobeck.			Tournay.
Fontaine-l'Évêque.			U.
Frasnes.			Uccle.
	G.		W.
Genappe.			Wasmes.
Gilly.			Waterloo.
			Wavre (1).

(1) Pour faire voir de quel esprit les volontaires étaient animés pendant les journées bruxelloises, et comment ils motivaient leurs démarches, je ne puis omettre le fait suivant que je tiens d'un volontaire qui en était témoin : — Lorsque les volontaires de Wavre entrèrent par la porte de Halle, M. Sablon, arpenteur-géomètre à Wavre, vit le sieur Dubois, son cordonnier, qui se trouvait déjà dans la Rue-Haute, et qu'on ne croyait pas si près. « Que diable! Dubois, que viens-tu faire? le proverbe dit : *Cordonnier, fais ton métier.* — Il n'y a pas de cordonnier qui vaille ici, répondit Dubois. Il faut que tout le monde se batte : puisque le gouvernement reste sourd à nos *pétitions* et à nos cris, il faut lui déboucher les oreilles à coups de fusil. — Il a raison dans son gros bon sens, dit le géomètre; les coups de fusil et les coups de canon sont la véritable *huile acoustique* des rois, et il faut bien cette *dernière raison* des peuples pour répondre à la *dernière raison* des rois. — Si nous nous emparons du *greffe*, ajouta Dubois, nous retirerons nos *pétitions* de la poussière, et, si les Hollandais n'en ont point allumé leurs pipes, nous en ferons des cartouches, que nous leur enverrons; ils pourront alors les lire dans l'autre monde, puisqu'ils n'ont pas daigné les lire dans celui-ci. » Ces deux braves marchèrent de suite au combat : M. Sablon, emporté par son ardeur, se met en avant et se trouve frappé mortellement d'une balle dans la rue de Namur; d'un autre côté, Dubois, en se tapissant le long des murs du café de l'Amitié pour lâcher ses coups de fusil, reçoit un coup mortel venu de la grille du Parc.

CHAPITRE II.

Voici *la Brabançonne* sur un autre air; la musique en est noble et élevée, et tout-à-fait propre au sujet. Celle de M. Campenhout, dont d'ailleurs nous ne contestons pas les talens, ne nous paraît guères analogue aux paroles; aussi est-elle plutôt faite pour une voix de haute-contre que pour toute autre. Celle-ci est du grand Haydn: c'est tout dire. Elle est suivie d'un air sublime et immortel, adapté à toutes les voix, *la Marseillaise*, chantée dans tous les pays où la Liberté a arboré ses couleurs, et dont la mélodie élève l'âme, remplit de courage et d'enthousiasme non-seulement les combattans, mais encore ceux qui les accompagnent de leurs vœux dans les combats pour la Liberté contre l'Arbitraire.

On doit *la Marseillaise* à M. Rouget-de-l'Isle (1), dont le nom, il est vrai, ne brille pas parmi les grands compositeurs, mais qui les a peut-être surpassés dans le moment d'inspiration où naquit *la Marseillaise*. Elle fut créée en 1792. Après cette révolution, elle fut ensevelie dans l'oubli, pour reparaître avec un nouvel éclat en 1830, et fut chantée avec enthousiasme par les Parisiens combattant dans les rues barricadées de la capitale, contre la garde royale, les Suisses et les gendarmes de Charles X, en juillet 1830. M. Rouget, qui vivait encore, fut cité dans les journaux, et reçut une pension du roi Louis-Philippe.

Comme nous avons fait mention, à la page 10, de *la Parisienne*, en en extrayant ce qui nous semblait le plus beau, nous reproduisons ici dans leur entier tous les couplets en les mettant sous la musique, dont le refrain *en avant*, etc., est d'une composition vive et légère, et qui plaît infiniment. L'accompagnement de guitare se trouve placé au-dessus du chant; tous les couplets ont été mis l'un sous l'autre, ce qui fait que l'on chante avec plus de facilité; et l'accompagnement de piano, qui suit, donne le choix des deux instrumens.

(1) Joseph Rouget-de-l'Isle, homme de lettres et compositeur de musique, est né en 1760, à Lons-le-Saulnier, département du Jura. Il était officier du génie à l'époque de la révolution, dont il adopta avec chaleur les principes, et son premier hommage poétique au nouvel ordre de choses fut l'*Hymne des Marseillais*, dont il composa les paroles et la musique. — Il fut dans une constante défaveur sous Napoléon, lequel, il est vrai, héritier de la révolution, eut toujours pour système de repousser de cette succession tous les services qui n'avaient pas été rendus à sa personne. — On doit encore à M. Rouget-de-l'Isle l'*Hymne à l'Espérance*, et des *Essais en vers et en prose*.

LA BRABANÇONNE.

MARCIA.

Guitare.

1/ Qui l'aurait cru, de l'ar — bi — trai — re, consacrant
 2/ Trop gêné — reuse en sa co — lè — re, la Belgi —
 3/ Nos Brabançons, peu — ple de bra — ves, qu'en voit com
 4/ Et vous, ob — jets de no — bles lar — mes, braves morts
 5/ Ouvrez vos rangs, om — bres de bra — ves; d'alent ce —

Piano.

Guitare.

1/ les affreux pro — jets, sur nous de l'ai — rain san — gui —
 2/ que vengeant ses droits, d'un hor qu'elle ap — pe — lait son
 3/ bat — tre sans flè — chir, du sceptre non — teux des Ba —
 4/ au feu des ca — nons, avant que la pa — trie en
 5/ lui qui vous di — sait: plutôt mou — re que d'être es —

Piano.



1/ naitre un prince a lan-cé les bou — lets. C'en est
 2/ pè-re, n'implorait que de jus-tis lois; mais lui dans
 3/ ta-tes tes balles sau-ront l'affan — cher; sur Bru-
 4/ ar-mes ait pu con — naître au moins vos noms; sous l'humble
 5/ cla-ves! et comme il di-sait il fai — sait. Ouvre tes



1/ fait! oui, Belges, tout chan — ge: avec Nas-sau plus d'indigne trai-
 2/ sa fu-rier i' — tran — ge, par le ca — non que son fils a poin-
 3/ xelle, aux pieds de l'ar — chan — ge, ton saint dra-peau — pour jamais est plan-
 4/ terre où l'on vous ran — ge, dormez, mar — tyrs, bataillon indomp-
 5/ rangs, no-ble pha — lan — ge; place au po-ète, au chasseur rédou-



Guitare.

The first system of the score features a guitar part on a single treble clef staff and a piano accompaniment on two staves (treble and bass clefs). The guitar part consists of rhythmic patterns of eighth and sixteenth notes, with some measures containing slurs. The piano accompaniment provides a harmonic foundation with chords and moving lines in both hands.

1/ té; la mitraille a brisé l'o - ran - ge sur l'arbre
 2/ té; au sang belge a noyé l'o - ran - ge sous l'arbre
 3/ té; et fier de ver - d'irsans l'o - ran - ge croit l'arbre
 4/ té; dormez en paix loin de l'o - ran - ge sous l'arbre
 5/ té; il vient dormir loin de l'o - ran - ge sous l'arbre

Piano.

The second system continues the piano accompaniment from the first system. It features a mix of chords and melodic lines in both the treble and bass staves, maintaining the harmonic structure of the piece.

Guitare.

The third system features a guitar part on a single treble clef staff and a piano accompaniment on two staves. The guitar part continues with rhythmic patterns, including some measures with slurs. The piano accompaniment provides harmonic support.

1/ de la li — ber — té! la mitraille
 2/ de la li — ber — té! au sang belge
 3/ de la li — ber — té! et fier de
 4/ de la li — ber — té! dormez en
 5/ de la li — ber — té! il vient dor -

Piano.

The fourth system continues the piano accompaniment, featuring chords and melodic lines in both hands, concluding the piece.

Guitare.



1/4	a	bri-sé	l'o	—	ran	—	ge	sur	l'arbre	
2/4	a	noy-é	l'o	—	ran	—	ge	sous	l'arbre	
3/4	ver	—	dir sans	l'o	—	ran	—	ge	croît	l'arbre
4/4	paix	loin de	l'o	—	ran	—	ge	sous	l'arbre	
5	mir	loin de	l'o	—	ran	—	ge	sous	l'arbre	

Piano.



Guitare.



1/1	de	la	li	—	ber	—	té,	sur	l'arbre	de	la	li	—	ber	—	té!
2/2	de	la	li	—	ber	—	té,	sous	l'arbre	de	la	li	—	ber	—	té.
3/3	de	la	li	—	ber	—	té,	croît	l'arbre	de	la	li	—	ber	—	té.
4/4	de	la	li	—	ber	—	té,	sous	l'arbre	de	la	li	—	ber	—	té.
5	de	la	li	—	ber	—	té,	sous	l'arbre	de	la	li	—	ber	—	té!

Piano.



LA MARSEILLAISE.

MARCIA.

Guitare.

- 1, Allons, en-fans de la pa — tri e; le jour de gloire est arri-
 2, Quercut cet te hor-de d'es — da — ves contre nous en vain conju-
 3, Tremblez ty rans, et vous per — fe — des, l'opprobre de tous les par-
 4, Amour sa — cré de la pa — tri — e, conduis, sou — tiens nos bras ven-
 5, Quel ami — tie, que la pa — tri — e fassent l'ob — jet de tous nos

Piano.

Guitare.

- 1, ve: contre nous de la tyran — nie — e l'étendard sanglant est le-
 2, rés? pour qui ces igno — bles en — tra-ves, ces fers dès long-temps prépa-
 3, tis, tremblez; vos projets parri — ci-des vont enfin re — cevoir leur
 4, geurs; li-ber — té, li-ber — té ché — ri — e, combats avec tes défen-
 5, vœux; ayons toujours l'âme nour — ri — e des feux qu'ils inspirent tous

Piano.

Guitare.

Musical notation for guitar, first system, consisting of two staves with treble clefs and a key signature of one sharp (F#).

1, vé, l'étendard san-glant est le - vé! entendre - vous dans les cam.
 2, ris, ces feus des long-temps prépa - ris? Français pour nous, ah! quel ou-
 3, prix, vont enfin rece-voir leur prix. Tout est sol-dat pour vous com-
 4, seurs, combats avec tes défen - seurs. Sous nos drapeaux, que la vic-
 5, deux, des feux qu'ils inspirent tous deux. Soyons ri-nis; tout est pos.

Piano.

Musical notation for piano, first system, consisting of two staves with treble and bass clefs and a key signature of one sharp (F#).

Guitare.

Musical notation for guitar, second system, consisting of two staves with treble clefs and a key signature of one sharp (F#). Includes fingerings: 4^o, 2^o, 1^o.

1, pagnes, mu - gir ces fe' - ro - ces sol - dats? ils
 2, triage! quel transport il doit ex-ci - ter! c'est
 3, battre: s'ils tombent nos jeu - nes hé - ros, la
 4, toire ac - coure à tes mâ - les ac - cens; que
 5, sible; nos vils en ne-mis tombe - ront; a-

Piano.

Musical notation for piano, second system, consisting of two staves with treble and bass clefs and a key signature of one sharp (F#).

Guitare.

1) viennent jusqu'dans vos bras
 2) nous qu'on ose mena — cer
 3) France en produit de nouveaux,
 4) ses ennemis capi — rans
 5) lors les Français cesseront

e — ger — ger vos fils, vos com —
 de rendre à l'antique es — da —
 conkerous tout prêts à com —
 roient son triom — phe! et notre
 de chanter ce refrain ter —

Piano.

CHOEUR.

Guitare.

1/	pa — gnes.	Aux — ar mes!	ci — toy — ens,	for —
2/	va — ge.	Aux — ar mes!	— — —	—
3/	bat — tre.	Aux — ar mes!	— — —	—
4/	gloi — re.	Aux — ar mes!	— — —	—
5/	ri — ble:	Aux — ar mes!	— — —	—

Piano.

Guitare.

mez vos batail-lons; marchons, marchons;

Piano.

Guitare.

qu'un sang impur a — breu — re nos sillons.

Piano.

LA PARISIENNE.

MARCIA.

Guitar.

1/ Peuple Français, peuple de bra - ves, la li - ber - té ouvre ses
 2/ Serez vos rangs, qu'on se sou - tien - ne; marchons, chaque enfant de Pa -
 3/ la mitaille en vain nous dévore, elle enfan - te des combat -
 4/ Pour briser leurs masses profondes, qui conduit nos drapeaux san -
 5/ Les trois couleurs sont revê - nues, et la co - lonne, avec fier -
 6/ Soldat du drapeau tricolo - re, d'Orléans, toi qui l'as por -
 7/ Tambours du convoi de nos frères, roulez le fu - nèbre si -

Piano.

Guitar.

1/ bras: on nous di - sait, soyez es - cla - ves; nous avons
 2/ ris de sa car - touche ci - toy - en - ne fait une of -
 3/ sans; sous les bou - lets voyez é - clo - re ces vieux gé -
 4/ glans? c'est la li - ber - té des deux mondes, c'est la - fa -
 5/ té, fait briller à tra - vers les nues l'arc - en - ciel
 6/ té, ton sang se mê - le - rait on - ce - re à ce - lui
 7/ gnal! et nous de lauriers po - pu - laires chargeons leur

Piano.

Guitarr.

1, dit, soy - ons sol - dats. Soudain Pa-
 2, françè à son pa - ys. O jours d'é-
 3, n'ava de vingt ans. O jours d'é-
 4, yette aux che - veux blancs. O jours d'é-
 5, de la li - ber - té. O jours d'é-
 6, qu'il nous a coû - té. comme aux beaux
 7, ce cueil tri - om - phal. O tem - ple

Piano.

Guitarr.

1, ris, dans sa mé - moire! a retrou - vé son cri de gloi - re:
 2, ter - nelle mé - moire! Paris n'a plus qu'un cri de gloi - re:
 3, ter - nelle mé - moire! Paris n'a plus qu'un cri de gloi - re:
 4, ter - nelle mé - moire! Paris n'a plus qu'un cri de gloi - re:
 5, ter - nelle mé - moire! Paris n'a plus qu'un cri de gloi - re:
 6, jours de notre his - toi - re, tu re di - rais ce cri de gloi - re:
 7, de deuil et de gloire, Panthéon, reçois leur mé - moi - re:

Piano.

Chœur.

Guitar.

1, En a- vant, marchons contre leurs ca- nons, à tra- vers le fer, le
 2, _____
 3, _____
 4, _____
 5, _____
 6, _____
 7 Portons-les, marchons, décou- vrons nos fronts; soyez im- mortels, vous

Piano.

Guitare.

1, feu des ba- taillons; cou- rons à la vic- toi- re, cru-
 2, _____
 3, _____
 4, _____
 5, _____
 6, _____
 7 tous que nous pleu- rons, mar- tyrs de la vic- toi- re, mar-

Piano.

CHAPITRE III.

Comme nous avons donné la Brabançonne de Jenneval, nous donnons de même une des plus belles poésies fugitives de Körner : *la mort de Hofer*, chef des Tyroliens en 1809.

Le général autrichien marquis de Chasteler, né en Belgique, fut chargé, sous les ordres du général Jellachich, par le gouvernement autrichien, de soulever les Tyroliens pendant la campagne de 1809. Cette ancienne et fidèle province de l'Autriche en avait été détachée après la campagne d'Austerlitz, suivie de la paix de Presburg en 1805. A ce traité de paix, les Autrichiens abandonnèrent les Tyroliens malgré leurs supplications (1), et leur pays fut cédé à la Bavière. Napoléon furieux mit à prix, contre tous les droits de la guerre, la tête du brave Chasteler; heureusement ne parvint-il pas à s'en emparer.

Il fut secondé par le brave André Hofer, aubergiste à Saint-Léonard-am-Sant (d'où lui est venu le nom de Santwirth), dans la vallée de Passeyer, qui excita à un haut point l'enthousiasme de ses compatriotes et fut proclamé chef des Tyroliens.

Hofer était idolâtre de la maison d'Autriche, et dévoué de cœur et d'âme à l'empereur François.

La campagne de Wagram ou de 1809 eut une issue malheureuse pour l'Autriche; le Tyrol fut de nouveau abandonné à son malheureux sort par les Autrichiens. Les feuilles françaises publièrent que Hofer avait fomenté l'insurrection après la conclusion de la paix : quoi qu'il en soit, des ordres furent expédiés pour l'arrêter. Au lieu de fuir en Autriche, il préféra chercher un asile dans les montagnes. Un traître découvrit la retraite du héros : 1500 fantassins, 70 chasseurs et 30 gendarmes furent commandés pour s'emparer d'un seul homme. On cerna la cabane où il se trouvait, et, après l'avoir garotté et enchaîné, on l'entraîna à Mantoue. Une commission militaire, présidée par le général Bisson, fut chargée de son jugement; deux de ses membres voulaient qu'il fût acquitté, mais une transmission télégraphique de Milan enjoignit l'ordre de Napoléon de prononcer sa sentence de mort. Il devait être fusillé dans les 24 heures. En allant à l'endroit de l'exécution, d'autres prisonniers tyroliens, qui se trouvaient dans la forteresse, allèrent l'attendre à son passage et lui demandèrent sa bénédiction qu'il leur donna de tout cœur, et d'une voix forte s'écria : *Vive l'empereur d'Autriche!*

(1) Ils ne demandaient que six à huit mille hommes d'infanterie autrichienne, quelque cavalerie et de l'artillerie légère, avec des munitions suffisantes; et ils se sentaient assez forts pour continuer la guerre, mais l'archiduc Jean les fit renoncer à leur projet.

Les troupes qui l'escortaient firent halte sur un bastion près la *porta ceresa*, et formèrent un bataillon carré; on fit avancer douze grenadiers et un caporal, et on amena Hofer au milieu d'eux. Il ne voulut point qu'on lui bandât les yeux, et quand on lui dit de se mettre à genoux, il répondit en faisant un geste expressif : *Je suis debout devant celui qui m'a créé, et c'est debout que je veux lui rendre mon ame!* (1) Il donna au caporal une pièce de monnaie qu'il avait fait frapper sous son administration, et il le pria de ne pas le manquer. Puis il cria *feu!* Aux six premiers coups, il ne tomba qu'à genoux; les six autres le mirent sur le carreau : mais il ne mourut que du treizième coup, de la main du caporal. Les grenadiers emportèrent son corps, qui fut solennellement inhumé. Ainsi mourut le héros tyrolien, le 20 février 1810, à 11 heures du matin.

Un fait à remarquer par l'histoire, c'est que le 11 mars 1810 (dix-neuf jours après cette exécution) eut lieu le mariage de l'empereur Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise (2), fille aînée de l'empereur François, pour lequel Hofer s'était sacrifié!!

S. M. François se borna à donner trente mille florins à la famille Hofer (3), pour acheter une terre, et deux mille florins de pension avec un parchemin de noblesse.

Körner s'exprima en ces termes :

HOFER'S TOD.

Treu hingst du deinem alten Fürsten an,
 Treu wolltest du dein altes Gut erfechten;
 Der Freiheit ihren ew'gen Bund zu flechten,
 Betratst du kühn die grosse Heldenbahn.
 Und treu kam auch dein Volk zu dir heran,
 Ob sie der Väter Glüch erkämpfen möchten.
 Ach! wer vermag's mit Gottes Spruch zu rechten?
 Der schöne Glaube war — ein schöner Wahn.
 Es fangen dich die Sklaven des Tyrannen;
 Doch wie zum Siege blickst du himmelwärts,

(1) Ich stehe vor dem, der mich erschaffen; und stehend will ich meinen Geist übergeben.

(2) Dans cette cérémonie, l'archiduc Charles représentait l'empereur Napoléon. La suite a démontré que ce mariage ne répondit guères à ce qu'en attendait Napoléon, et cette fille des Césars ne fut nullement un motif pour empêcher le beau-père de contribuer puissamment au renversement du trône du beau-fils.

(3) Composée de sa veuve, un fils et quatre filles. Ce fils, *Jean Hofer*, a servi dans le corps franc de Lützw.

Der Freiheit Weg geht durch des Todes Schmerz!
 Und ruhig siehst du ihre Büchsen spannen :
 Sie schlagen an , die Kugel trifft in's Herz ,
 Und deine freie Seele flieght von dannen !

Körner, dans ses poésies, aurait dû immortaliser la mort de PALM, autre victime de la tyrannie de Napoléon. Cet honorable bourgeois était libraire dans la ville de Nurenberg ; il avait reçu de ses correspondans des paquets cachetés, renfermant des brochures politiques (1), pour les expédier à d'autres correspondans, comme cela se fait dans le commerce de la librairie : ce qu'il fit sans s'inquiéter du contenu. La campagne d'Austerlitz de 1805, contre l'Autriche, était finie, et celle de Iéna contre la Prusse, en 1806, allait avoir lieu. L'armée française occupait une partie du midi de l'Allemagne. Si l'imprévoyance ou l'imprudance du libraire Palm méritait une réprimande, c'était devant ses juges naturels, c'est-à-dire devant le tribunal de Nurenberg, qu'il aurait dû paraître pour être jugé : d'ailleurs, Napoléon n'était pas son souverain ; mais, foulant aux pieds le droit des gens, il le fit arrêter dans son domicile à Nurenberg, par les gendarmes de sa police extérieure (horde de sbirres qui dans les ténèbres marchait silencieusement à la suite de ses armées), et conduire devant une commission militaire, convoquée par le maréchal Berthier, prince de Neufchâtel, ministre de la guerre, qui le condamna à mort. Cette condamnation ne pouvait avoir d'autre but que de répandre la terreur par toute l'Allemagne, et Palm fut la malheureuse victime de cette cruelle politique.

Avant d'aller à la mort, des gendarmes lui lièrent les mains derrière le dos, malgré sa prière de les lui laisser libres. C'est ainsi qu'il fut conduit sur le glacis de la forteresse où se trouvait toute la garnison sous les armes, les canons mèche allumée sur les remparts, par mesure de précaution, car la population de Braunau était indignée, et tout le monde murmurait ou s'exhalait en imprécations ; et même le commandant de la ville, le général Saint-Hilaire, s'absenta avec quelques officiers supérieurs français, afin de ne pas assister à cette scène horrible.

Arrivé dans le carré que formaient les troupes, on ordonna de lui bander les yeux, ce que fit le prêtre qui l'accompagnait. Là-dessus l'ordre fut donné de le mettre à genoux : six soldats tirèrent sur lui à douze pas de distance, et les mains peu assurées le manquèrent ; six autres firent feu après : il respirait encore. Aux

(1) Parmi lesquelles se trouvait une brochure à laquelle on en voulait particulièrement ; elle portait pour titre : « *Deutschland in seiner tiefen Erniedrigung* ; l'Allemagne dans sa profonde humiliation. »

cris du prêtre et des assistans qu'on le torturait, six autres soldats s'approchèrent et tirèrent à bout portant, ce qui lui fit sauter le crâne.

Ainsi mourut Jean-Philippe Palm, libraire à Nuremberg, exécuté par ordre de Napoléon, le 26 août 1806.

Les membres de cette commission militaire furent les suivans :

Latrille,	colonel du 46 ^e	régiment d'infanterie de ligne,	président.
Autie,	—	8 ^e	— — — juge.
Lemarois,	—	43 ^e	— — —
L'Huillier,	—	75 ^e	— — —
Lajonquière,	—	76 ^e	— — —
Chauvel,	—	64 ^e	— — —
Nicolas,	—	61 ^e	— — —
Binot,	chef de l'état-major de la première division du		
	4 ^e corps de la grande armée,		rapporteur.
Chapon,	fourrier dans le 43 ^e régiment d'infanterie de ligne,		secrétaire.

Il est à déplorer que de tels officiers supérieurs, que l'on aime à supposer Français et hommes d'honneur, aient été contraints de siéger servilement dans un tribunal aussi horrible. On dit que plusieurs d'entre eux vouèrent à l'exécration leur jugement ; on dit même qu'un d'eux brisa son épée et jura de ne plus jamais prendre place dans un pareil *abattoir humain*!... Mais ces remords ou plutôt ces regrets tardifs, exprimés en paroles que le vent emporte, ne détruisent pas un fait, *un assassinat judiciaire* consommé par eux. Ceux qui connaissent le dialogue de Plutarque, qui a pour titre *le retard de la divine vengeance*, et qui y ajoutent foi, ne doivent pas s'étonner si les deux principaux moteurs de cet assassinat politique périrent misérablement.

Berthier, retiré à Bamberg, au château du prince de Bavière, son beau-père, avec sa femme, princesse de Bavière, et ses trois enfans, se trouvait, le 20 mars 1815, à un balcon de son appartement, pour voir défiler des troupes destinées à marcher contre la France, lorsque, dit-on, une attaque d'apoplexie foudroyante le précipita du balcon. Quoi qu'il en soit, il tomba mort de l'étage dans la rue ; fin extraordinaire après tant de triomphes et de gloire.

On sait comment Napoléon termina sa carrière.

On ignore quel fut le sort des autres : ceux-ci, hommes obscurs et ignorés, simples instrumens d'une volonté supérieure, se sont, comme tant d'autres, perdus dans la foule.

La Biographie des Contemporains, l'auteur du Mémorial de Sainte-Hélène et tant d'autres livres qui tâchent de cacher avec un soin infini les crimes politiques de Napoléon, jettent un voile épais sur cette affaire : on n'y voit pas même figurer le nom de Palm ; mais l'inexorable histoire, qui s'attache principalement aux faits, marquera à l'encre rouge les noms d'Enghien, de Palm, de Hofer et d'autres victimes de la tyrannie de Bonaparte.

On a beau étouffer les cris sous le poids des lauriers cueillis : quelque bruit sourd au moins en parviendra à la postérité et souillera ces lauriers.

Ce fut un grand bonheur pour Napoléon d'avoir illustré une grande nation fortement passionnée pour la gloire militaire ; car, s'il ne l'eût pas si long-temps illustrée, si les Français n'avaient pas été éblouis par le prestige de la gloire qu'il a répandue sur la nation, la France eût dû avoir ses barricades de 1830 au 18 brumaire (13 décembre 1799), lorsque Bonaparte, sans autre mission, sans autres titres que ceux que lui donnait sa faction, appuyé de soldats fanatiques, s'empara du pouvoir suprême ; ou lorsqu'en 1804, en dépit de la constitution de l'an VIII, il remit en problème l'existence civile des Français, en établissant des tribunaux spéciaux, dignes auxiliaires d'une effroyable tyrannie ; ou lorsqu'en altérant successivement les constitutions dites de l'Empire, qui sous son règne ne se trouvaient que dans la poussière des archives, il fut sourd ou imposa silence par la force à ceux qui osaient les invoquer ; ou lorsqu'après la campagne de 1809, tout se nivela pour la servitude ; lorsqu'une police secrète et redoutable souilla jusqu'au sanctuaire des lois, obséda les familles, obstrua les lieux publics et traîna ses victimes devant les cours spéciales ; lorsque les spectacles et surtout les papiers publics furent soumis à la plus gênante inspection, à la plus capricieuse investigation ; lorsque Napoléon, redoutant l'indépendance de la pensée, rechercha et proscrivit les écrivains qui font parler la raison et osent dire des vérités dures au despotisme ; lorsqu'il persécuta ceux qui mettent en scène les passions humaines, en faisant subir un long et minutieux examen aux nouvelles pièces de théâtre ; lorsqu'il alla plus loin et qu'il fit disparaître sous le stilet d'un barbare censeur les fortes pensées, les expressions énergiques répandues dans les divers auteurs classiques français, ou, s'il ne les fit pas ainsi mutiler, en interdisant la vente aux libraires ; enfin, lorsqu'à la campagne de 1812 (1) il exposa au centre de la Russie, si telle expédition hasardeuse pouvait être utile à la nation française, la vie de tant de braves Français, sans avoir pourvu, comme c'était en premier lieu son devoir le plus sacré, à leur subsistance et à les garantir de la rigueur du climat ; oui, je le répète, à toutes ces époques, si le prestige de la gloire militaire n'avait su étouffer les murmures, s'il n'avait pas su faire respecter

(1) Le général Malet avait fait, le 28 octobre 1812, une tentative aussi hardie que bien combinée pour renverser le tyran. Il fut malheureux dans l'exécution. Digne d'un meilleur sort, il fut fusillé avec les généraux Guidal et Lahorie, ses complices, le 29 octobre suivant.

la France au dehors (1), Paris et les départemens auraient dû avoir les barricades de 1830. Alors une grande partie de l'armée, attachée au peuple par les liens du sang, se fût, à la fin, nécessairement jointe à lui; et si le reste eût voulu persister à massacrer la population, il eût été livré à la vengeance du peuple.

(1) C'est une vérité incontestable qu'il y a deux hommes ou deux caractères distincts dans Bonaparte : le premier, celui qui protège la France, qui la rend glorieuse et illustre au dehors; l'autre, qui est l'ennemi de sa liberté au dedans. En faisant cette distinction, que l'expérience ou l'histoire confirme, c'est le seul moyen de sauver l'honneur d'un grand nombre de Français, qui depuis 1821 ont voulu réclamer de l'Angleterre les ossemens de Napoléon; qui en 1830 désiraient voir replacer sa statue sur la colonne de la place Vendôme, et qui au mois de mai 1831 jetaient des couronnes d'immortelles et de fleurs nouvelles autour de ce monument, en narguant l'autorité du roi Louis-Philippe. Il est absurde de croire que ces gens désiraient encenser le Napoléon destructeur des libertés au dedans. Rendre hommage à un despotisme qui est du domaine de l'histoire, après avoir fait tant d'actions de bravoure et d'éclat en juillet 1830, cela n'aurait pas le sens commun; il faut donc que ces personnes aveuglées sur le second caractère de Napoléon ne voient que le Napoléon triomphant, glorieux, illustre, qui fait respecter la France et la rend la première nation du globe. Ce premier caractère ressort d'autant plus vivement que la France a toujours été humiliée ou sans influence depuis 1814 jusqu'au temps où nous écrivons.

La nation française est avide de gloire, et celui qui lui procurerait de nouveaux lauriers, serait encore, comme Napoléon, maître absolu au dedans.

M. Mauguin, dans son beau plaidoyer de défense en faveur d'un journaliste traduit devant la cour d'assises de Paris en 1831, explique clairement pourquoi les Français regrettaient Napoléon, lorsqu'il dit avec tant de vérité et d'éloquence : « L'origine de la restauration et sa politique extérieure » avaient profondément blessé tous les cœurs français, tous les sentimens nationaux. Cette restauration » de 1814 et de 1815 était venue avec les baïonnettes étrangères, à la suite des bagages. Depuis elle » s'était montrée fidèle à son principe, s'était alliée avec les rois contre nous, et obéissait aux » étrangers. La France est fière, elle aime la gloire; elle a horreur du joug de l'étranger. La » restauration avait pour appui les intérêts des classes riches et de l'aristocratie, la prétrise, et même » cette classe qui veut avant tout la tranquillité, qui a pour principale ambition de vivre tranquille. » Cependant, malgré ces soutiens dans l'intérieur et son appui chez l'étranger, la restauration est » tombée en trois jours; et il ne faut pas en rechercher la cause seulement dans les ordonnances, » car autrement on se serait arrêté aux auteurs des ordonnances, et tout eût fini par un procès, » ou on se serait arrêté du moins à la chute du roi parjure : mais, loin de là, on a renversé tout le » système et expulsé toute la dynastie. »

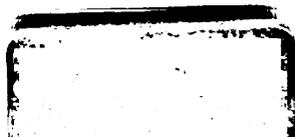
FIN.



89104075064



B89104075064A



89104075064



b89104075064a